PAUL CÉLIÈRES

Entre deux paravents

SCÈNES ET COMÉDIES EN VERS

EAUX-FORTES DE F. BOILVIN



PARIS

Bibliothèque du Magasin des Demoiselles

51, RUE LAFFITTE

1879

Entre deux paravents

TIRAGE

466 exemplaires sur papier de Hollande.
34 exemplaires sur papier de Hollande avant lettre (numérotés 1 à 34).
16 exemplaires sur papier Whatmann avec signature à la pointe (numérotés 35 à 50).

516

EXEMPLAIRES SUR GRAND PAPIER

25 sur papier de Chine avec signature à la pointe et double épreuve sur papier de Hollande avant lettre (numérotés 1 à 25).
25 sur papier du Japon avec signature à la pointe et double épreuve sur papier de Hollande avant lettre (numérotés 26 à 50).

50

PAUL CÉLIÈRES

Entre deux paravents

SCÈNES ET COMÉDIES EN VERS

EAUX-FORTES DE E. BOILVIN



PARIS
Bibliothèque du Magasin des Demoiselles
51, RUE LAFFITTE
—
1879



G. Bichard sc A. Hennuyer ed.

Imp A. Salmon

CHACUN POUR SOI

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES

CYRILLE, maître d'école.

EUSÈBE, usurier de village.

BAPTISTIN, dix ans.

PROSPER, huit ans.

PIERRE, huit ans.

MARTHE, sœur de Cyrille, vingt ans.

LA MÈRE AVELINE.

ÉCOLIERS.

CHACUN POUR SOI

Une salle d'école dans un petit village du Jura. — A droite, des bancs pour les enfants. — Au fond, une porte donnant sur la campagne. — A droite de la porte, une fenêtre. — Entre la porte et la fenêtre, un poêle sans feu, près duquel, sur un petit fourneau portatif, chauffe une marmite. — A gauche, dans un pan coupé, au fond, une large alcôve dans laquelle, entre les grands rideaux qui la ferment, on aperçoit un lit très-élevé. — Entre l'alcôve et la porte, un buffet garni de quelques piètres ustensiles de ménage. — Au premier plan, à gauche, contre le mur, un tableau noir sur lequel est ébauchée à la craie une carte de France. — Devant le tableau, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, LES GAMINS, *parmi lesquels* PROSPER ET BAPTISTIN, *puis* LA MÈRE AVELINE.

MARTHE, *debout devant le tableau.*

Lève-toi, Baptistin, et réponds-moi.

(*Aux autres gamins.*)

Silence!

On ne s'entendrait plus ici!

(*A Baptistin.*)

Combien en France

De fleuves principaux?

BAPTISTIN, *debout.*

Trois.

MARTHE.

Non, quatre. Qui sont?...

BAPTISTIN, *regardant en l'air.*

Le... le... Je ne sais plus.

MARTHE.

Ce n'est pas au plafond

Que tu le trouveras... Regarde donc la carte.
Vois-tu la Seine, en haut?

BAPTISTIN.

Oui, demoiselle Marthe.

MARTHE.

La Loire?

BAPTISTIN.

Je la vois.

MARTHE.

Le Rhône? Et tout en bas

La Garonne?... Répète.

(*Silence.*)

Eh bien?

BAPTISTIN.

Je ne sais pas.

MARTHE.

Si, pour jouer là-bas, au bord de la marnière,

Vous faisiez moins souvent l'école buissonnière...
(*La phrase est interrompue par la mère Aveline, qui entre brusquement par le fond.*)

AVELINE.

Bonjour, Marthe.
(*Regardant autour d'elle.*)
Ah! Cyrille est absent aujourd'hui;
Comme hier!... et c'est vous qui travaillez pour lui.

MARTHE, *tristement.*

Oui, mère Aveline.

AVELINE, *avec un geste de colère.*

Oh! c'est...

MARTHE, *vivement, pour lui couper la parole.*

Vous venez sans doute
Chercher Baptistin?

AVELINE.

Oui. Le gars s'amuse en route,
Quand je ne suis pas là pour le faire avancer.
Mais je perds gros par jour, à ne le point laisser
Revenir seul chez nous! Sait-il écrire et lire?
Travaille-t-il au moins?

MARTHE, *en souriant.*

A peu près.

AVELINE.

C'est-à-dire
Qu'il ne fait rien du tout. Mais cela se comprend;
Quand le maître n'a pas la main ferme, on en prend
A son aise; on bavarde; et ça va, Dieu sait comme!
Pour mener des garçons il faut le bras d'un homme.

Et Cyrille!... Ah! ma foi, soit dit sans vous fâcher,
On en a, là-dessus, gros à lui reprocher.
Voilà six mois qu'il flâne et que son humeur folle
Le pousse dans les champs plus souvent qu'à l'école.
Il est temps d'y veiller, grand temps!... Il finirait
Par prendre le chemin qui mène au cabaret!
C'est un vilain endroit, où l'on va, sans vergogne,
Gaspiller plus d'argent qu'on n'a fait de besogne.
Une fois entré là, Dieu sait quand l'homme en sort!

MARTHE, *tristement.*

Mon frère a bien changé, c'est vrai, depuis la mort
De son petit garçon. Sa tristesse profonde
L'éloigne des enfants, de moi, de tout le monde;
Mais des enfants surtout. Chose étrange! on dirait
Qu'il ne les aime plus, lui qui les adorait.
C'est un bien grand malheur!

AVELINE.

Dont vous verriez le terme
S'il suivait nos conseils. Ceux qui travaillent ferme,
Si fort qu'ils aient souffert, sont vite consolés.

MARTHE.

Lorsque le vent du ciel, en passant sur les blés,
A courbé les épis; lorsqu'en tombant, la grêle
Les a dans leur sillon couchés tous pêle-mêle,
Se redressent-ils tous? Leurs grains aux reflets d'or,
Quand revient le soleil, brillent-ils tous encor?

(*Secouant la tête.*)

La douleur, voyez-vous, fait ce que fait l'orage.
Elle courbe les uns; ceux-là, chance ou courage,

Marchent sans s'arrêter et vont du même pas...
Mais ceux qu'elle a couchés ne se relèvent pas!

AVELINE.

M'est avis qu'à tout mal on trouve le remède
(*Remontant.*)
Quand on veut. Au revoir, Marthe; et que Dieu vous aide.
Viens, Baptistin.

(*Elle sort par le fond avec Baptistin.*)

SCÈNE II.

MARTHE, LES ÉCOLIERS, *moins* BAPTISTIN.

MARTHE, *se remettant au tableau.*

Et nous, travaillons, mes enfants.
Montagnes : le Jura...
(*Se retournant.*)
Pierre, je te défends
De taquiner Landry!... Lève-toi, petit drôle;
Dans quel département, réponds, se trouve Dôle?

PIERRE.

Dans le...

MARTHE.

Tu ne sais pas.

(*En ce moment on entend sonner la cloche de l'église du village. Tous les gamins se lèvent précipitamment.*)

LES GAMINS, *criant tous à la fois.*

Ah!

(*Ils sortent pêle-mêle par le fond, sauf Prosper, qui reste blotti contre le poêle.*)

SCÈNE III.

MARTHE, PROSPER.

MARTHE, *sans voir Prosper.*

Ces maudits gamins,
Dès que l'heure a sonné, vous glissent dans les mains.
(*Entr'ouvrant la porte et regardant au dehors.*)
Comme elle est loin déjà la bande écervelée!
Avec quels cris de joie elle prend sa volée!
Nos montagnes, pourtant, ce soir plus que jamais,
Sont tristes; le froid vient; le ciel est sombre!... Mais
Qu'importe à ces enfants l'hiver? Que leur importe
Ce que nous donne un jour, ce qu'un jour nous emporte?
Ils sont libres; demain n'existe pas pour eux!...
Ah! pauvres chers petits, que vous êtes heureux!
(*Elle referme la porte, allume la lampe et aperçoit Prosper.*)
Tiens! que fais-tu là, toi?... Tu n'es pas du village.
De quel pays es-tu?

PROSPER.

D'Andlau.

MARTHE.

Ton nom? Ton âge?

PROSPER.

Prosper. J'aurai huit ans vienne la Saint-Martin.

MARTHE.

Depuis quand es-tu là?... Dis.

PROSPER.

Depuis ce matin.

MARTHE.

Comment te permet-on de courir de la sorte ?...
C'est très-loin Andlau !... Ta mère...

PROSPER.

Maman est morte.

MARTHE.

Mais ton père...

PROSPER.

Papa, le mois dernier, un soir,
Est parti de chez nous ; il m'a dit : « Au revoir,
Sois bien sage ; dors bien ; je vais jusqu'à la ville.
Je te rapporterai des gâteaux ; sois tranquille. »

MARTHE.

Et puis ?...

PROSPER.

Dame !... il n'est pas rentré le lendemain ;
Le jour d'après, non plus. J'avais peur, j'avais faim ;
Aux voisins de chez nous, alors, j'ai dit la chose.

MARTHE, *commençant à mettre le couvert sur la table à gauche.*

Que t'ont-ils répondu ?

PROSPER.

Qu'ils n'en étaient pas cause,
Que mon père était fou ; mais qu'ils n'y pouvaient rien ;
Et qu'il fallait aller à la mairie.

MARTHE.

Eh bien ?

PROSPER.

On m'a donné vingt sous, une miche et des pommes,
En me disant : « Prends ça ; mais tous tant que nous sommes
Nous vivons de travail, tu sais. Chacun pour soi
Dans ce monde. »

MARTHE.

Et depuis ?

PROSPER.

Je marche devant moi,
Sans savoir où je vais, mangeant ce qu'on me donne.

MARTHE, *à part.*

Pauvre enfant !

(*Mettant la soupe sur la table.*)

Viens t'asseoir... Allons !

PROSPER, *s'asseyant à table.*

Vous êtes bonne,
Vous !... Si vous me gardiez, je serais bien content.

(*Cyrille entre par le fond l'air sombre et préoccupé.*)

SCÈNE IV.

MARTHE, CYRILLE, PROSPER.

MARTHE, *à Prosper.*

Te garder ?...

(*Apercevant son frère et courant au-devant de lui.*)

Ah ! Cyrille ! enfin !... Tu sais pourtant
Combien longues pour moi sont les heures passées
Sans te voir !... Tes habits sont froids !... tes mains glacées !
C'est vouloir se tuer !

CYRILLE, *tombant accablé sur une chaise.*

Le mal serait-il grand ?
Puisque nous ne marchons, ici-bas, qu'en souffrant;
Puisque, à peine entrevu, notre rêve s'efface;
Puisque, enfin, le bonheur tient moins encor de place
Dans ce monde maudit que, dans l'immensité,
N'en tient, sous les rayons de sa pâle clarté,
L'étoile que là-haut nous distinguons à peine,
Pourquoi donc s'attacher à cette chose vaine ?
Après l'ombre d'un mot pourquoi toujours courir ?
Puisque vivre n'est rien, qu'est-ce donc que mourir ?

MARTHE, *d'un ton de reproche.*

Peu de chose pour nous; beaucoup pour qui nous aime!

CYRILLE, *lui prenant les mains.*

Marthe, pardonne-moi... c'est vrai !

(*A part.*)

Je n'ai pas même
Le droit de souhaiter...

(*Apercevant Prosper qui mange sa soupe. D'un ton presque dur.*)

Quel est cet enfant-là ?
Ne pourrait-il chez lui vivre de ce qu'il a ?

MARTHE.

Hé ! le pauvre ! il n'a rien chez lui, ni chez personne.
Il n'a que ce qu'il trouve, ou que ce qu'on lui donne.
Et c'est bien peu.

CYRILLE.

Soit. Mais ceux-là sont par trop bons
Qui, n'ayant rien non plus, prennent les vagabonds

En si grande pitié qu'ils leur cèdent la table.

MARTHE.

On a toujours assez pour être charitable ;
Et le morceau de pain que l'on rogne pour eux
Est toujours assez gros, puisqu'il fait des heureux.

(*A Prosper qui, tout effarouché, s'est arrêté.*)

Mange ta soupe, va !

(*Au moment où Cyrille va répliquer, Eusèbe entre. Il est couvert de neige.*)

SCÈNE V.

MARTHE, PROSPER, CYRILLE, EUSÈBE.

(*Dans le cours de cette scène, Prosper s'endort sur la table.*)

EUSÈBE.

Bonsoir à tout le monde.

MARTHE.

Comme vous voilà blanc.

EUSÈBE.

Pour que la neige fonde,
Le froid est devenu trop vif. Je suis transi.
C'est un bout de chemin de Loulle jusqu'ici.
Je me suis dit pourtant : Passons par les ruelles,
C'est un peu plus long ; mais nous prendrons des nouvelles
De notre brave ami Cyrille et de sa sœur,
Que Dieu garde !...

CYRILLE, *l'interrompant.*

Suffit. Ce qui te tient au cœur,
Ce sont tes huit cents francs.

EUSÈBE, *jouant l'indignation.*

Oh !

(*Changeant de ton.*)

L'échéance approche.

CYRILLE, *brusquement.*

Je le sais.

EUSÈBE.

Dieu merci. Car, soit dit sans reproche,
Ce billet, nous l'avons, depuis quatorze mois
Que tu me l'as souscrit, renouvelé cinq fois.

CYRILLE.

Avec les intérêts, dont s'augmentait la somme.

EUSÈBE, *vivement.*

Au taux légal !... On sait que je ne suis pas homme
A prendre ça de plus ! Et l'on a beau crier,
Derrière moi, s'entend : Eusèbe l'usurier !
Le tire-sous ! le juif !... Aux heures de détresse,
Pour sortir d'embarras, c'est à moi qu'on s'adresse ;
Parce qu'au prix qu'il vaut je donne mon argent,
Et que l'on ne me voit ni par trop exigeant,
Ni par trop dur pour ceux que le diable talonne.

(*Avec une fausse bonhomie.*)

Je ne veux, après tout, moi, la mort de personne !

MARTHE.

Nous pouvons donc compter que cette fois encor...

EUSÈBE.

Nous disons... treize cents !...

(*A Cyrille.*)

Donne-m'en douze en or,

Souscris-moi le surplus, et je te tiendrai quitte !

CYRILLE, *avec emportement.*

Douze cents francs en or!... Comment donc! tout de suite!
En or!... Mais c'est tout simple!... On ouvre son tiroir,
On y prend des louis...

(*Froidement.*)

Il suffit d'en avoir.

EUSÈBE.

Et tu ?...

CYRILLE.

Je n'ai plus rien.

EUSÈBE.

Alors, je ferai vendre.
Mes fonds ne rentrent pas ; et je suis las d'attendre.

MARTHE, *suppliante.*

Eusèbe !

EUSÈBE.

Avec le temps le chiffre s'arrondit.
Puis-je laisser venir par un plus long crédit
Le jour où la maison, si bon prix qu'on y mette,
Ne garantira plus le paîment de sa dette ?
Car c'est tout ce qu'il a.

(*A Marthe.*)

Vos gains ne sont pas lourds ;
A peine ce qu'il faut pour manger tous les jours.
S'il daignait, comme vous, tenir bien sa partie,
Passe encor !... Le travail est une garantie.
Mais non. Monsieur s'en va, morne, l'air abattu,
Rôder par les chemins...

CYRILLE, *durement.*

De quoi te mêles-tu ?

EUSÈBE.

Sainte Vierge ! de rien... Ce n'est qu'une remarque.
En mauvais débiteur tu peux mener ta barque ;
C'est ton affaire. Mais, en sage créancier,
Je mènerai la mienne... et je vais chez l'huissier.
(*A Marthe, avec une tristesse affectée.*)
C'est fâcheux tout cela ! très-fâcheux !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MARTHE, CYRILLE, PROSPER.

CYRILLE.

L'hypocrite !
Qui fait mentir ses yeux où la joie est écrite !
Car c'est ce qu'il voulait... tout vendre !
(*Montrant Prosper et frappant sa chaise sur le plancher.*)
Ah ! le moment
Pour tenir table ouverte est bien choisi vraiment !

(*Prosper effrayé s'éveille.*)

MARTHE.

Tous les moments sont bons, crois-moi. Celui qui pleure,
Pour souffrir et pleurer a-t-il choisi son heure ?
Et puis, songes-y donc, à cet abandonné
De notre mince avoir le peu que j'ai donné,

N'aurait à coup sûr pas d'un jour, d'une minute,
Si nous devons tomber, retardé notre chute.

CYRILLE.

C'est peu, soit. Mais c'est plus que ne nous en rendront
Ceux que, l'angoisse au cœur et la rougeur au front,
Il nous faudra bientôt prier, la main tendue
Nous aussi!

MARTHE.

Mais...

CYRILLE, *avec colère.*

C'est bon. La chose est entendue.
Cet enfant a mangé; cet enfant a dormi,
Que cet enfant s'en aille!

MARTHE.

Il est mort à demi
De fatigue! Il n'en peut plus!

CYRILLE, *levant les épaules.*

Une fois en route...

MARTHE.

Mais la nuit est profonde; et le vent siffle!... Ecoute!
Là-haut pas une étoile! Ici plus un chemin!
La neige couvre tout!... De ce soir à demain
Que veux-tu qu'il devienne? Où coucher?

CYRILLE.

Sur la paille
Dans la première grange ouverte!... Qu'il s'en aille!
S'il est seul, s'il est pauvre, est-ce ma faute, à moi?
Dois-je en porter la peine, enfin?... Chacun pour soi,
Dans ce monde!

MARTHE, *avec indignation.*

Chacun pour soi!... C'est une chose
Bien triste, en vérité, qu'un homme de cœur ose
Tenir pareil langage, et se fasse, en trois mots,
Le complice avoué des méchants et des sots!
Je le dis : celui-là qui dans un tel précepte
Ne voit rien d'odieux, qui, sans rougir, l'accepte,
N'a soin, comme il le doit et comme il le pourrait,
Ni de sa dignité, ni de son intérêt!
Car jamais, ici-bas, on ne va pour soi-même
Aussi vite, aussi loin, que pour les gens qu'on aime;
Et l'œuvre n'est jamais faite énergiquement
Qu'on fait par égoïsme et non par dévouement!...
Mais n'importe! cela se dit et se répète;
Et notre humanité frivole est ainsi faite
Que, sans y réfléchir, elle subit la loi
De cet inexorable et dur : « Chacun pour soi! »
Eh bien! chacun pour soi! puisqu'il le faut peut-être;
Mais Dieu pour tous, après, Cyrille! pour le maître
Et pour le serviteur! Dieu pour le pauvre enfant
Que tout le monde accable et que nul ne défend;
Aussi bien que pour l'homme, à qui de cette honte
Au jour du jugement il demandera compte!

CYRILLE.

Et la conclusion?

MARTHE.

C'est que, si tu voulais,
(*Montrant Prosper.*)
Nous pourrions le nourrir et le garder.

CYRILLE, *presque violemment.*

Jamais!
Le garder, cet enfant?... Le garder!... C'est-à-dire
L'entendre, sans répit, bavarder, chanter, rire,
Et me pousser des cris à réveiller les sourds!
Le voir jouer, sauter! Le sentir là, toujours!
Et ne pouvoir enfin, que j'aille ou que je vienne,
Faire un pas sans trouver son ombre dans la mienne!
Encore une fois, non! jamais!

MARTHE, *avec tristesse.*

Décidément
Aveline a dit vrai; le découragement
Peut mener loin, bien loin, sans que cela paraisse!
On tombe par degrés, et Dieu sait ce qu'on laisse
En route!... On laisse tout! sa santé, sa raison,
Son cœur!... Oui, prends-y garde...

CYRILLE, *avec emportement.*

Ah! tais-toi!... La maison
Déjà si triste avec cette maigre veilleuse,
Et ce poêle sans feu, me devient odieuse
Lorsqu'à propos de rien on me sermonne ainsi!
Je sors... A mon retour qu'il ne soit plus ici!

(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE VII.

MARTHE, PROSPER.

(*Prosper, effrayé de ce que vient de dire Cyrille, s'est glissé jusqu'à la porte pour se sauver.*)

MARTHE, *l'arrêtant.*

Eh bien! où vas-tu donc, peureux?

PROSPER.

Puisqu'on me chasse.

MARTHE, *avec force.*

Je ne te chasse pas, moi!... Viens que je t'embrasse!
(*Le prenant sur ses genoux.*)
Es-tu rassuré, dis?

PROSPER.

Dame! pas tout à fait.

MARTHE.

Mon frère, quelquefois, est trop brusque, en effet.
C'est qu'il souffre, vois-tu; sa souffrance l'irrite...
Mais il n'est pas méchant; il se calme aussi vite
Qu'il s'emporte... Tu vas rester.

PROSPER.

Je voudrais bien!

MARTHE, *montrant l'alcôve.*

Tu vas te coucher là, sur ce lit; — c'est le mien;
Y faire ta prière, y dormir un bon somme,
Et demain nous verrons.
(*Elle le prend dans ses bras, le porte sur le lit et le couvre.*)

Là !

(Elle ferme les rideaux.)

Bonsoir, petit homme.

(Prosper ne répond pas.)

Bonsoir.

(Même silence. En souriant.)

Je n'aurai pas besoin de le bercer.
Dame! sur trente nuits quand on vient d'en passer
Quinze sous des hangars, quinze à la belle étoile,
C'est bon un matelas avec des draps de toile !...
Mais lui ?... que dira-t-il ?... D'une brutalité,
Lorsqu'il le reverra, j'ai peur en vérité !...
Las d'aboyer, souvent, le chien finit par mordre...
Ah ! bast!... Il fera jour demain... Mettons de l'ordre
Ici... Rangeons ces bancs... et fermons le volet.

(Elle range les bancs, ferme le volet, puis redescend et regarde le coucou.)

Onze heures !... Pauvre frère!... Il est fou !... S'il voulait...
Ce serait le salut ! car c'est Dieu qui l'envoie
Cet enfant-là ! C'est Dieu qui dans la bonne voie
Dont il est, par malheur, si lâchement sorti,
Vient remettre Cyrille!...

(Cyrille entre brusquement. Il semble agité, presque effrayé.)

SCÈNE VIII.

MARTHE, CYRILLE, PROSPER, *couché.*

CYRILLE, *avec une sorte d'effarement.*

Est-ce qu'il est parti ?

MARTHE.

Oui... sans doute.

CYRILLE.

Ah !... c'est bien.

MARTHE.

Mais qu'as-tu donc ?... tu sembles
Tout agité ?

CYRILLE.

Moi ?... non!... Je suis calme.

MARTHE.

Tu trembles !

CYRILLE.

J'ai froid... La neige tombe en tourbillons si drus,
Que l'on respire à peine, et que l'on n'y voit plus !
En haut, en bas, partout, rien que des taches blanches !
L'ouragan déchaîné hurle au milieu des branches,
Et courbe, à les briser, des arbres de cent ans !
C'est effroyable !...

(Avec une inquiétude visible.)

Il est parti depuis longtemps ?

MARTHE.

Longtemps, non... tout au plus un quart d'heure.

CYRILLE.

A son âge
Il n'aura pu tenir jusqu'au prochain village!

MARTHE, *à part, avec joie.*

Sainte Vierge! on dirait qu'il a comme un remord.

CYRILLE.

Un quart d'heure... c'est plus qu'il n'en faut à la mort
Pour étendre sa main!... Sous quelque tas de neige
On le retrouvera... plus tard!

MARTHE.

Dieu le protége!
(*Avec une froideur affectée.*)
Nous n'y pouvons rien, nous!... Et puis, chacun pour soi.
S'il fallait ici-bas s'occuper...

CYRILLE, *vivement.*

Oh! tais-toi!...

MARTHE, *avec joie.*

Pour pleurer sa misère aux dépens de la nôtre,
Prends-tu de cet enfant souci plus que d'un autre?
Et les haïssant tous...

CYRILLE, *vivement et très-ému.*

Tu crois que je les hais?
Je ne les fuirais pas, si je les haïssais.
Non, non; si je les fuis tous ces gamins que j'aime,
C'est que j'ai peur d'eux, Marthe, et pitié de moi-même!
C'est qu'au bruit de leurs pas, lorsqu'ils entrent ici,
Se souvenant d'un pas qui résonnait ainsi,
Ma pauvre âme assoupie en sursaut se réveille!
C'est que, lorsqu'ils sont là, j'entends à mon oreille,

Dans le bourdonnement de leurs cris confondus,
Chanter l'écho lointain de mes bonheurs perdus!
C'est que leur joie, enfin, quand l'éclat m'en arrive
Irrite de mon cœur la plaie encore vive;
Et que, sans le vouloir, au milieu d'eux, j'en viens
A chercher mon petit Charlot... tu te souviens?

MARTHE.

Oui.

CYRILLE.

Je le vois encor galopant dans la chambre,
Nu-tête, les pieds nus, en juin comme en décembre;
Riant sous ses cheveux qui lui frôlaient le nez;
Et fixant sur les miens ses grands yeux étonnés,
Pleins d'anxieuse attente ou de vague promesse.
Ah! qu'il était gentil!... Le dimanche, à la messe
Lorsque je l'emmenais pimpant, bien habillé,
Bien propre, tout le monde était émerveillé.
Les uns serraient gaîment ses petites mains blanches;
Les autres, arrêtés, les deux poings sur les hanches,
D'un air approbateur le regardaient passer.
Les femmes se penchaient sur lui pour l'embrasser.
Et tous disaient : « Il a de la chance, Cyrille! »
J'étais bien heureux, moi, bien fier et bien tranquille!
Je ne me doutais pas...

MARTHE, *à part.*

Pauvre frère!

CYRILLE.

Un matin
Je vis son front tout pâle et son œil incertain.

Des mots confus, sans suite, et hachés par la fièvre,
Montaient péniblement de son cœur à sa lèvre.
Il ne me voyait plus; il était comme fou,
De ses deux bras crispés s'accrochant à mon cou!
Et j'entendais, sinistre, avec un bruit de forge,
L'air chaud de ses poumons lui siffler dans la gorge!...
Lorsque le médecin du pays arriva :
« Voyons un peu, dit-il, comment le gamin va. »
Puis, en hochant la tête, il reprit : « C'est très-grave!
Il faut beaucoup de soins!... » Des soins! Ah! j'étais brave
Pour ça!... Pendant un mois je restai là, penché
Sur ce lit de malheur, où Dieu l'avait couché.
J'y restai nuit et jour, sombre, anxieux, farouche,
Désespéré, collant mes lèvres sur sa bouche
Pour y souffler la vie, et pour y refouler
L'âme qu'à chaque instant je sentais s'envoler!

(*Il cache sa tête dans ses mains et pleurant.*

MARTHE, *à part.*

Il pleure, enfin!

CYRILLE, *se levant et s'approchant du lit.*

C'est là, dans l'alcôve profonde,
Que mon dernier baiser chercha sa tête blonde.
C'est là que...

En parlant il a ouvert les rideaux de l'alcôve. Il aperçoit Prosper endormi, et, affolé par ses souvenirs, le prend dans ses bras en s'écriant :)

Mon enfant! mon enfant n'est pas mort!

(*Puis, revenant à lui, s'apercevant de son erreur, et repoussant Prosper.*)



E Boilvin. sc

A.Hennuyer ed

CHACUN POUR SOI

(Scène VIII)

Imp. A Salmon

Ce n'est pas lui!... c'est l'autre!...

MARTHE, *d'un ton de reproche.*

Oh! Cyrille!

CYRILLE, *tristement.*

J'ai tort.

(*A Prosper.*)

Viens, petit; ce baiser, que tu ne peux comprendre,
Puisque tu l'as reçu, pourquoi te le reprendre?
Pourquoi mon cœur, trop plein de ce qu'il a souffert,
Se refermerait-il, puisqu'il s'est entr'ouvert?
Viens!... La misère est là qui frappe à notre porte,
Et demain est pour nous un problème. N'importe!
Si tu ne me crains plus, et si Marthe y consent,
Tu prendras au foyer la place de l'absent!

(*A Marthe.*)

Et je travaillerai pour acheter deux miches
Au lieu d'une!

MARTHE, *toute joyeuse, lui tendant la main.*

Merci, frère; nous sommes riches!



LE VOISIN GÉRONTE

COMÉDIE EN DEUX ACTES AVEC INTERMÈDES.

PERSONNAGES

ORGON.

MADAME ORGON.

ISABELLE, leur fille.

GÉRONTE.

ZERLINE, servante d'Orgon.

TROIS MARCHANDES.

TROIS HUISSIERS.

LE VOISIN GÉRONTE

Un salon. Porte au fond. Portes latérales.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ORGON, ISABELLE, ZERLINE, ORGON.

Au lever du rideau, Madame Orgon et Isabelle sont assises et travaillent ; Zerline va et vient. Orgon entre et remet à Isabelle, qui s'est levée pour aller au-devant de lui, des écrins qu'il tire de ses poches.

ZERLINE, *regardant par-dessus l'épaule d'Isabelle.*

Des bagues !... des colliers !... des... Oh ! mademoiselle,
Que c'est beau tout cela !

MADAME ORGON, *sans regarder.*

Cent fois trop beau pour elle...
Et pour nous !

ORGON, *ironiquement.*

Vous trouvez ?

ISABELLE.

Oui, cher père adoré,

Trop beau !

ZERLINE, *à part.*

Trop cher, plutôt !

ISABELLE, *embrassant Orgon.*

Et je vous gronderai !

ORGON, *en souriant.*

Tu n'es pas bien fâchée, au fond ?

ISABELLE.

Je suis ravie !

Et comment, grâce à vous, ne pas bénir la vie ?

ORGON.

Bien vrai ?

ISABELLE.

Chaque matin, vos prodigalités
De mes rêves du soir font des réalités.
En dépit du silence où la raison m'oblige,
Vous savez mes désirs. Cela tient du prodige
Quelque fée invisible, attachée à mes pas,
Vous répète tout haut ce que je dis tout bas !

MADAME ORGON, *se levant, à Orgon.*

Je vous en félicite ! Une heureuse trouvaille !
Votre fée, un beau jour, nous mettra sur la paille.
Car je crois qu'à ce point vous en êtes venu
De gaspiller le fonds avec le revenu.

ORGON.

Voilà de bien gros mots !... Et, pour une vétille !
Quelques brinborions que je donne à ma fille !



E. Boilvin. sc.

A Hennuyer. éd.

LE VOISIN GERONTE

(Scène 1)

Imp. A. Salmon

ZERLINE.

Le fait est...

MADAME ORGON, *à Zerline.*

Quant à vous, fermez la bouche!... Et puis
De ce pas à l'office allez voir si j'y suis!

(*Zerline sort.*)

SCÈNE II.

ORGON, MADAME ORGON, ISABELLE.

MADAME ORGON.

Et maintenant, causons.

ORGON.

Soit.

MADAME ORGON.

Un proverbe sage
Dit que pour aller loin lentement on voyage.
Au train dont vous marchez, vous n'irez pas longtemps!

ORGON, *montrant sa fille.*

C'est pour elle.

MADAME ORGON.

Oui-da?

ORGON.

Certe. Elle a près de vingt ans.
Il va falloir bientôt...

ISABELLE, *l'interrompant.*

N'y songez point, mon père!
Je ne veux, croyez-moi, ne désire et n'espère

Que vivre de longs jours entre ma mère et vous.
De rien que de cela je n'ai le cœur jaloux.
Hors du cercle où je vis si doucement bercée,
Nul souhait, grâce à Dieu, n'emporte ma pensée.

MADAME ORGON.

C'est assez clair!... D'ailleurs, vous mettez trop souvent,
Pour excuser vos torts, notre fille en avant.
Si je ne vous voyais jeter par la fenêtre
Votre argent et le mien que dans ce but, peut-être
Fermerais-je les yeux; mais non! en vérité,
Dans ce déréglement tout n'est que vanité!

ORGON, *vexé*.

Vous plaisantez, ma mie?

MADAME ORGON.

Est-ce pour votre fille
Que l'on vient d'exposer nos portraits de famille
Dans des cadres tout neufs? Est-ce pour elle aussi
Ces rideaux de velours que l'on suspend ici?
Pour elle, ce salon doré jusques aux frises?
Et les gerbes de fleurs que partout on a mises?

ORGON, *railleur*.

Vanité, tout cela, vanité!

MADAME ORGON.

Quant à moi,
De ces écarts fâcheux je sais bien le pourquoi.
Vous prétendez lutter avec monsieur Géronte,
Notre riche voisin!

ORGON, *à part.*

La moutarde me monte !

MADAME ORGON.

Depuis qu'il s'est, hélas ! près de nous installé,
Votre sens, brusquement, paraît s'en être allé.
Tout ce qu'il a chez lui vous devient nécessaire ;
Et tout ce qu'il y fait, indispensable à faire.
Passe encore cela ! — Mais s'il achète un pourpoint,
Vous en achetez deux !

ORGON.

C'est pour n'en manquer point.

MADAME ORGON.

Tel est votre désir d'éclabousser les autres,
Que, s'il vendait ses biens, vous donneriez les vôtres !

ORGON.

Je ne sais pas, madame, et ne veux pas savoir
Ce que de plus que moi Géronte peut avoir.
J'embellis ma maison sans envier la sienne.
Le seul point, en un mot, dont le souci me tienne,
C'est que, s'il vient céans, il soit par vous admis
Et reçu comme l'un de mes meilleurs amis !
Ce soir, nous le traitons... ce soin-là vous regarde ;
N'allez pas l'oublier.

MADAME ORGON, *en colère.*

Peste ! je n'aurais garde !
L'oublier ? non pas ! non !... Je sais trop, pour cela,
Ce que nous va coûter ce joli souper-là !

SCÈNE III.

ORGON, MADAME ORGON, ISABELLE, ZERLINE.

ZERLINE, *accourant tout effarée.*

Ah ! mon Dieu !

MADAME ORGON.

Qu'est-ce donc ?

ISABELLE.

Qu'arrive-t-il, Zerline ?

ZERLINE, *à voix entrecoupée.*

Lancée au grand galop.. en passant... la berline
De...

ORGON.

De qui ?

ZERLINE.

De monsieur... Géronte... a renversé
Scapin... votre valet... il a le bras cassé !

ISABELLE.

Ah ! le pauvre garçon !

(*A Zerline.*)

Viens !... courons à son aide !

(*Elle sort.*)

ORGON, *arrêtant Zerline qui va suivre Isabelle.*

Vite ! vite ! un exprès à Paris !

(*Il écrit.*)

MADAME ORGON.

Quel remède
Unique et merveilleux en va-t-il rapporter ?

ORGON.

Deux chevaux bien fringants que j'y fais acheter.

MADAME ORGON.

Mais vous êtes fou !

ORGON, *à Zerline, en lui donnant la lettre qu'il vient d'écrire.*

Va !

(*Zerline sort.*)

SCÈNE IV.

ORGON, MADAME ORGON.

MADAME ORGON.

Parce qu'une voiture
Etourdiment conduite a heurté d'aventure
Un de vos gens...

ORGON.

Je veux, puisqu'il blesse un des miens,
Quand j'aurai des chevaux, écraser tous les siens !

MADAME ORGON.

Enfin, je vous y prends !... Quoi ! vous n'avez pas honte ?
Et votre jalousie...

ORGON.

Eh ! ce maudit Géronte
Tranche du grand seigneur, et ne vise, je croi,
Qu'à m'éclipser en tout !... Que suis-je à présent, moi ?
Orgon ne compte plus ! Il n'en reste pas trace !
Dans ce pays pourtant, je tenais quelque place ;

J'étais le gros bourgeois de la ville ! — Aujourd'hui,
Tout le monde, morbleu ! ne jure que par lui !

MADAME ORGON.

Vous me ferez mourir à parler de la sorte !
Bourgeois gros ou petit, voyons, que vous importe ?

ORGON.

Il m'importe beaucoup !... Je ne veux point céder
Un rang qu'à mon avis j'ai le droit de garder !
Quoi qu'il m'en coûte, enfin, son luxe m'importune,
Et je...

MADAME ORGON.

Réfléchissez donc !... Comptez !... sa fortune
Est triple de la nôtre !

ORGON, *levant les épaules.*

On le dit !

MADAME ORGON, *ironique.*

Bah ! vraiment !...

(*Changeant de ton.*)
Lûtes-vous une fable, en vers, que récemment
Monsieur de La Fontaine a faite et publiée ?

ORGON.

Oui ! je le crois.

MADAME ORGON.

Ah !

ORGON.

Mais je l'ai fort oubliée !

MADAME ORGON.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.

Elle qui n'était pas grosse, en tout, comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : — Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi ! N'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout ! — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva !

ORGON.

C'est très-ingénieux ! Mais la comparaison
Me semble impertinente, et n'est pas de saison.
Allons, ma mie, allons, trêve à ce bavardage !
Sinon...

MADAME ORGON, *en s'éloignant.*

Mon Dieu ! prenez pitié de nous !

SCÈNE V.

ORGON *seul, puis* ZERLINE.

ORGON.

J'enrage !
Entendre ainsi les siens des efforts que l'on fait
Dénaturer la cause et condamner l'effet !
Ma maison contre moi s'insurge et se rebelle !
C'est un petit complot !... J'en écarte Isabelle.
Chère enfant bien-aimée, elle comprend du moins
Que c'est vers son bonheur que tendent tous mes soins.
(*A Zerline, qui entre une lettre à la main.*)
Encor toi ! Que veux-tu, péronnelle ?

ZERLINE.

Une lettre.

ORGON.

C'est sur un plat d'argent qu'il me la faut remettre.
Cela se fait ainsi.

ZERLINE, *en riant.*

Chez le voisin !

ORGON, *lui arrachant la lettre.*

Oui-da ?

Décampe !... Rira bien qui le dernier rira !

(*Zerline sort.*)

(*Ouvrant la lettre.*)

De Géronte !... Voyons... « Mon ami... » — Je présume
Que « cher » mis après « mon » n'eût point usé sa plume.—
« De graves intérêts m'obligent à partir
« Sans souper avec vous... » — Il pouvait m'avertir
Un peu plus tôt, je pense ; et le faire en personne !
« Mon fils a réussi ; Sa Majesté lui donne
« Un régiment ! » — Mon fils serait assurément
Tout autant que le sien digne d'un régiment !
Mais je n'ai pas de fils ! — « Du reste cette joie
« N'est qu'une faible part de ce que Dieu m'envoie.
« Vous en serez heureux. » — Me prend-il pour un sot ?
« Notre vieille amitié me le dit. » — Chaque mot
Trahit sa suffisance et son humeur jalouse ! —
« Ma fille, mon Agnès, dans quelques jours épouse
« Le comte Lysidas ! » — Beau marché que voilà !
Un comte !

(*Frappant avec colère sur la table.*)

De quelle encre il écrit ce mot-là !

(*Attirées par le bruit, Madame Orgon, Zerline et Isabelle entrent.*)

SCÈNE VI.

ORGON, MADAME ORGON, ISABELLE, ZERLINE.

ISABELLE.

Mon père ?

ZERLINE.

Monsieur sonne ?

MADAME ORGON.

Eh ! qu'avez-vous ?

ORGON, *furieux.*

Géronte
Ne viendra pas souper !... Sa fille épouse un comte !

MADAME ORGON.

En vérité ? tant mieux !

ORGON.

Oui !

MADAME ORGON.

Certes !

ORGON.

C'est trop fort !

(*A Isabelle.*)

Nous verrons quel mari te réserve le sort !

MADAME ORGON, *ironiquement.*

Un baron?

ORGON.

Point !

MADAME ORGON, *de même.*

Un duc ?

ORGON.

L'honneur serait trop mince !
Je veux qu'avant six mois ma fille épouse un prince !

(*Il sort furieux. Madame Orgon le suit en levant les bras au ciel.*)

(*Rideau.*)



PREMIER INTERMÈDE.

ZERLINE, TROIS MARCHANDES.

LA PREMIÈRE MARCHANDE.

Le seigneur Orgon, s'il vous plaît !

LA DEUXIÈME MARCHANDE.

N'est-ce point ici sa demeure ?

LA TROISIÈME MARCHANDE.

Je voudrais lui parler sur l'heure.

ZERLINE.

Il ne reçoit pas, malade qu'il est.

LA PREMIÈRE MARCHANDE.

Depuis plus d'un an, pour être payée,
Je viens tous les jours. C'est décourageant !

LA DEUXIÈME MARCHANDE.

Je veux de l'argent !

LA TROISIÈME MARCHANDE.

De ce qu'il me doit je suis effrayée !

ZERLINE.

Cela ne peut me regarder.
Vous vous imaginez peut-être
Que le seigneur Orgon, mon maître,
Me donne sa bourse à garder ?

LA PREMIÈRE ET LA DEUXIÈME MARCHANDE.

Me veut-on frustrer de la sorte
Du prix de ce que j'ai vendu ?

LA TROISIÈME MARCHANDE.

Avant d'avoir touché mon dû
Je ne franchirai pas la porte.

ZERLINE, *s'efforçant de les renvoyer.*

Allez!... mon maître vous paiera!...
Un peu plus tard!... Quand il pourra.

LA PREMIÈRE MARCHANDE.

C'est incroyable!

LA DEUXIÈME MARCHANDE.

C'est monstrueux!

LA TROISIÈME MARCHANDE.

C'est affligeant!

ENSEMBLE.

Sur l'heure il nous faut de l'argent!

ZERLINE.

Allez au diable!

(*Elle prend un balai et poursuit les marchandes, qui sortent tout effarées, après avoir fait le tour de la scène en courant.*)

(*Rideau.*)



DEUXIÈME INTERMÈDE.

ZERLINE, TROIS HUISSIERS, *large robe noire et bonnet carré.*

LE PREMIER HUISSIER.

Au sieur Orgon veuillez remettre
Le commandement que voici.

LE DEUXIÈME HUISSIER.

Cet autre encore.

LE TROISIÈME HUISSIER.

Et celui-ci.

ZERLINE.

Mais...

LE PREMIER HUISSIER.

Si vous voulez le permettre,
J'y joindrai ces quelques arrêts.

LE DEUXIÈME HUISSIER.

Cette requête en bonne forme.

LE TROISIÈME HUISSIER.

Et cette note qui l'informe
Du montant de mes petits frais.

LE PREMIER HUISSIER.

Ces jugements exécutoires.

LE DEUXIÈME HUISSIER.

Six mille écus en capital;
Trois mille pour les accessoires!
Nous disons neuf mille au total.

ZERLINE.

Je...

LE TROISIÈME HUISSIER.

Que, s'il ne paie au plus vite,
Je saisis tout dans la maison.

LE PREMIER HUISSIER.

Et devant qu'il prenne la fuite,
Je le fais traîner en prison!

ZERLINE.

Messieurs les huissiers, arrêtez, de grâce!
Laissez-lui du temps pour se libérer.

LE PREMIER HUISSIER.

Nenni!

LE DEUXIÈME HUISSIER.

Point.

ZERLINE, *leur offrant du vin.*

Pourtant...

LE TROISIÈME HUISSIER.

Ma mie, on se lasse
D'attendre toujours, sans en rien tirer!

LE PREMIER HUISSIER, *buvant.*

Sur ma foi, confrère,
Voilà de bon vin!

LE DEUXIÈME HUISSIER.

Sa couleur est claire!

LE TROISIÈME HUISSIER.

Son bouquet, divin!

ZERLINE.

Encore une goutte?

LE PREMIER HUISSIER.

Je ne dis pas non.

LE DEUXIÈME HUISSIER.

Ma foi! plus j'y goûte...

LE TROISIÈME HUISSIER.

Vraiment! il est bon!

(*Ils continuent à boire, puis se lèvent et sortent en vacillant et en laissant tomber à terre les papiers timbrés dont leurs poches sont pleines.*)

ZERLINE.

Ouf! les voilà partis!... Quels fâcheux personnages!
Nos affaires vont mal, hélas!... Mes pauvres gages!



ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, ISABELLE, *puis* MADAME ORGON.

Isabelle entre en scène pendant que Zerline ramasse les papiers timbrés.

ISABELLE.

Que fais-tu?... réponds donc! Qu'est-ce que tout cela?
Donne-moi ces papiers!... Je le veux!

ZERLINE, *lui donnant les actes.*

Les voilà.

ISABELLE, *après les avoir regardés.*

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?... Pauvre père!... Zerline,
Il mourra de chagrin, s'il connaît sa ruine!
Le malheur qui le frappe, il faut le lui cacher!
(*Elle ouvre une armoire et y jette, aidée par Zerline, tous les papiers timbrés.*)
Vite!
(*Apercevant Madame Orgon, qui vient d'entrer.*)
Ah!
(*Elle referme vivement l'armoire.*)

MADAME ORGON.

Pourquoi ce trouble ? Et que va-t-on chercher
Dans cette armoire-ci ?

ZERLINE.

Mais... rien !

MADAME ORGON.

Mieux vaut se taire
Que de mentir!... Allons!... J'entends de ce mystère
Avoir le dernier mot.

(Elle ouvre l'armoire et y prend les papiers.)

(Avec une explosion de colère.)

Ne l'avais-je pas dit ?
Voilà le résultat de son orgueil maudit,
De sa vanité sotte !

ISABELLE.

Au nom du ciel, ma mère,
Épargnez-lui, du moins, toute parole amère.
Il est si bon pour nous !

MADAME ORGON.

Quelque méchanceté
Nous aurait mieux valu qu'une telle bonté.

ISABELLE.

Hélas! il va souffrir autant, plus que vous, même,
Du mal qu'il a causé, s'il l'apprend... Il nous aime,
Et sera malheureux!... Vous pleurez!

MADAME ORGON, *s'essuyant les yeux.*

Eh bien, oui !
Je blâme sa faiblesse et j'ai pitié de lui.

ISABELLE.

La douleur de ce coup lui peut être épargnée.

MADAME ORGON.

En vérité, comment?

ISABELLE, *avec joie.*

Notre cause est gagnée.

(A sa mère, d'un ton câlin.)

Alors, c'est convenu, nous ne lui dirons rien
De ceci!... N'est-ce pas que vous le voulez bien?
En l'effrayant un peu, nous pouvons, je le pense,
Lui faire à nos besoins mesurer la dépense
Et, pour tard que ce soit, relever sa maison.

MADAME ORGON.

Il faudrait, pour cela, le rendre à la raison.

ISABELLE.

Essayons.

MADAME ORGON.

J'y consens... Mais mon expérience
Contre ce beau projet me tient en défiance.

ISABELLE.

J'entends des pas; c'est lui!

(Orgon entre en se frottant les mains.)

SCÈNE II.

ISABELLE, MADAME ORGON, ORGON, ZERLINE.

MADAME ORGON, *à son mari.*

Vous voilà radieux!

ORGON.

C'est que j'en ai sujet. Tout marche pour le mieux.
Les travaux du jardin sont menés à merveille!
On garnit les massifs... J'estime sans pareille
L'allée en limaçon que j'ai fait dessiner.
Mon architecte, enfin, vient de tout ordonner
Pour une serre, au fond, qui sera fort jolie!

MADAME ORGON, *éclatant.*

Ah! c'en est trop! monsieur. Puisque votre folie
Est à ce point venue et nous perd sans retour,
Si je vous cache rien, je suis folle à mon tour.
(*Lui présentant les papiers timbrés.*)
Voyez!

ORGON, *tombant accablé sur une chaise.*

Ruiné!

MADAME ORGON.

L'heure est-elle bien choisie
Pour vous laisser guider par votre fantaisie?
Vous semble-t-il encore opportun d'acheter,
De planter, de bâtir et de vous endetter?

ORGON.

Ruiné! ruiné!

ISABELLE, *bas.*

Mon père, du courage!

MADAME ORGON.

Nous sommes bien lotis! Et ce n'est pas, je gage,
Votre digne voisin qui donnera
(*Faisant claquer son ongle sur ses dents.*)
cela,

Pour nous venir sauver de ce désastre-là!
Quand la misère vient, les amis s'en vont.

ISABELLE.

Mère!
Vous ne le pensez pas! C'est un cri de colère!
Toujours compatissants aux misères d'autrui,
Nous avons fait le bien sans compter. — Aujourd'hui,
Nous n'avons pas le droit d'espérer moins des autres,
Et de nier quelqu'un pour soulager les nôtres.

MADAME ORGON, *tristement.*

Voilà ce qu'il en semble à tes yeux de vingt ans.
Mais les miens sont ouverts depuis un trop long temps;
Je vois juste, et n'ai rien de l'espoir que tu gardes.
(*A Zerline.*)
Allons, Zerline, allons empaqueter nos hardes.
Avant la fin du jour nous sortirons d'ici!

(*Zerline et Madame Orgon sortent.*)

SCÈNE III.

ORGON, ISABELLE.

ORGON, *avec accablement.*

Ruiné!

ISABELLE.

C'est très-mal de s'alarmer ainsi!
Vous avez l'avenir!... On vous plaint!... On vous aime!
Et vous désespérez de tout et de vous-même!
Pour un peu d'or en moins ce visage abattu!

ORGON.

Ah ! ce n'est plus à moi que je pense, vois-tu !
Mais à toi, pauvre enfant !

ISABELLE.

Suis-je à ce point frivole ?
Est-ce un malheur si grand, que je ne m'en console ?
Vais-je trouver moins beaux les soirs tout empourprés ?
Moins pur l'éclat des fleurs, ou le parfum des prés ?
Et lorsque, le matin, par quelque route sombre,
Sous les bois pleins de nids éparpillés dans l'ombre,
J'irai, calme et joyeuse, en m'appuyant sur vous,
Le bonjour des oiseaux me sera-t-il moins doux ?
Dieu ne s'est fait prodigue et n'a mis, j'en suis sûre,
En haut tant de lumière, en bas tant de verdure,
Tant, sur tout et partout, d'éternelles beautés,
Que pour les malheureux et les déshérités.
Sous quelque lourd fardeau qu'il gémisse ou qu'il ploie,
Le pauvre, riche encor d'espérance et de joie,
S'il garde à tous ces biens un cœur intelligent,
Pour bénir le Seigneur n'a pas besoin d'argent.
Courage donc !

ORGON.

Hélas ! le voile que tu lèves
Nous cache pour plus tard d'autres soins que ces rêves !
Cet or, que comme un fou je prodiguais hier,
Tu le regretteras !... Après l'été... l'hiver !

ISABELLE.

Ne sera-ce donc point, si dur que le froid vienne,
Assez de votre main pour réchauffer la mienne ?

ORGON.

Il faudra travailler!

ISABELLE.

J'en puis venir à bout,
Puisque d'autres le font. — On s'habitue à tout.
Je travaillerai, père; et si de la journée
J'ai trouvé longue un peu la tâche terminée,
Un sourire de vous me paiera largement.

ORGON, *avec énergie.*

Non! ce serait trop peu pour un tel dévouement!
Ce que je t'ai ravi, je prétends te le rendre;
Je...

(*Apercevant Géronte qui vient d'entrer et qui lui tend la main.*)

Ah! Géronte, c'est vous!

SCÈNE IV.

ORGON, GÉRONTE, ISABELLE, *puis* MADAME ORGON ET ZERLINE.

GÉRONTE.

Çà, que viens-je d'apprendre?
Le sort vous est contraire; et de tout votre bien —
Si ces bruits sont fondés — il ne resterait rien?

ORGON.

Hélas!

MADAME ORGON, *entrant vivement, suivie de Zerline qui traine une malle.*

Tout est prêt.

(Apercevant Géronte.)

Ah!

(Avec amertume.)

Monsieur tient, je suppose,
A se bien assurer de ce dont il est cause.

ISABELLE.

Mère!...

MADAME ORGON, *de même.*

C'était trop peu de nous avoir conduits
A l'état misérable où nous voilà réduits.
S'il n'avait, de ses yeux, vu son œuvre parfaite,
Sa joie, assurément, n'eût pas été complète!
Sa présence manquait à notre adversité!

GÉRONTE, *très-ému.*

De vous, en pareil cas, je n'aurais pas douté.
C'est mal!

ISABELLE.

Monsieur...

ORGON.

Géronte..

GÉRONTE, *à Orgon.*

Autrefois, ce me semble,
Pauvres et malheureux, nous vécûmes ensemble,
Rappelez-vous les soirs où, la main dans la main,
Nous nous disions tout bas : « Comment faire demain ? »
Nous n'avions qu'une bourse à nous deux, vide ou pleine;
Tout nous était commun, le plaisir et la peine;
Et pour chacun de nous, une franche amitié
Du mal plus que du bien réclamait la moitié. —

Je n'imaginais pas qu'en l'adverse fortune
L'offre de mon appui vous serait importune;
Et, fort d'un souvenir qui, seul, n'a pas vieilli,
J'espérais, je l'avoue, être mieux accueilli.

MADAME ORGON.

C'est vrai!... Pardonnez-moi!... Mon humeur déjà vive
S'aigrit plus qu'il ne faut de ce qui nous arrive.
J'ai peur!... Et la misère en s'abattant sur nous,
Comme de l'avenir, m'a fait douter de vous!...
(*En pleurant.*)
Si nous sommes perdus, ce n'est pas votre faute.

GÉRONTE, *vivement.*

Perdus! quand j'ai gardé ce que le sort vous ôte!
Perdus! lorsque, sur l'heure, on peut réaliser
Un projet que céans je vous viens exposer!

ORGON.

Que veut dire...?

MADAME ORGON.

Parlez!

GÉRONTE.

Votre fille Isabelle
A ses vingt ans bientôt; elle est charmante et belle;
Mon fils, vous le savez, est officier du roi;
Marions ces enfants.

ISABELLE.

Qu'entends-je?

GÉRONTE.

C'est, je croi,
Le plus sage moyen d'arranger cette affaire.

Votre avis?

ORGON, *balbutiant.*

Si... ma fille... y consent...

ISABELLE, *baissant les yeux, joyeuse.*

Oh! mon père!

GÉRONTE.

Nourriture, entretien, logis...

(*Montrant les papiers timbrés.*)

Et cætera,

Je me charge de tout; ce que j'ai suffira.

MADAME ORGON, *lui prenant les mains.*

Ah! monsieur...

ORGON, *de même.*

Je ne sais — souffrez que je le dise —

Si ma reconnaissance égale ma surprise.

D'un pareil dénoûment je n'avais pas soupçon.

MADAME ORGON, *à son mari.*

Fasse Dieu que cela vous serve de leçon!

ISABELLE, *d'un ton câlin.*

Chut! mère... c'est fini. N'en parlons plus!

(*Tous les acteurs remontent.*)

ZERLINE, *au public.*

N'importe!

Le hasard tous les jours n'y voit pas de la sorte.

Quel avenir pour nous, s'il eût fermé les yeux!

Tout mûrement pesé, j'estime qu'il vaut mieux

Faire de son avoir exactement le compte

Et ne se fier pas sur le voisin Géronte.

(*Rideau.*)

L'ÉLIXIR D'ARLEQUIN

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES

CASSANDRE, vieux bourgeois.

COLOMBINE, sa fille.

ZERLINE, suivante de Colombine.

MADAME ORGON, vieille bourgeoise.

ISABELLE, sa fille.

PIERROT, valet de Madame Orgon.

ARLEQUIN, rôle à la cantonade.

L'ÉLIXIR D'ARLEQUIN

Un salon riche à la campagne. — A droite, une porte communiquant avec le reste de l'appartement. — Au fond, deux grandes fenêtres et une porte donnant de plain-pied sur le parc, dont on aperçoit les arbres, les massifs de fleurs et les jets d'eau. — Au milieu de la scène, une table prête pour le souper. — A gauche, cheminée et guéridon. Sur le guéridon, une lampe allumée et un bocal contenant un poisson rouge. — C'est le soir. — Le parc est éclairé par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLOMBINE, ZERLINE, ARLEQUIN.

Au lever du rideau, Colombine, près de la porte, regarde au dehors. Zerline achève les préparatifs du souper.

COLOMBINE.

Ah! qu'il fait bon ce soir! Que l'air est doux et pur!...
Comme autant de points d'or sur un tapis d'azur
Je vois — du haut du ciel, à travers le feuillage —
Les étoiles dans l'eau sourire à leur image;
Dans tous les coins du parc, fauvettes et pinsons
Égrènent à l'envi leurs dernières chansons;

Et, lasses de soleil, sur leur tige épuisée
Les fleurs, en frissonnant, s'ouvrent à la rosée...
Faut-il te l'avouer, Zerline?... tout cela
Me laisse indifférente et froide, hélas!

(*Mettant la main sur sa poitrine.*)

J'ai là
De trop cruels ennuis!

ZERLINE.

Mon Dieu! mademoiselle,
Des ennuis! Tout le monde en a sa kyrielle;
Et chaque jour nouveau nous apporte le sien.
En vous en désolant, vous n'y changerez rien.
C'est Dieu qui l'a voulu; vivre n'est une fête
Que pour les animaux, qui n'ont rien dans la tête.

(*Désignant du geste le guéridon.*)

Tenez, ce poisson rouge est très-heureux... Pourtant
Je n'en jurerais pas!

COLOMBINE.

C'est impatientant!
Tu ris à tout propos.

ZERLINE.

Voulez-vous que je pleure?

COLOMBINE.

Si tu m'aimais un peu...

ZERLINE, *faisant mine de bouder et de s'éloigner.*

C'est mal!

(*Colombine la prend par la main et la fait redescendre, en souriant.*)

A la bonne heure!

COLOMBINE.

N'est-ce pas que mon sort est triste?... Excepté toi,
Jamais personne, ici, ne s'occupe de moi.
A peine si, parfois, mon père me regarde.
Je puis aller, venir, sans qu'il y prenne garde;
Et lorsque d'aventure il daigne me parler,
C'est d'une voix sévère, et pour me quereller!...
Il me donne à plaisir meubles, bijoux, toilettes,
C'est vrai. — Mais j'ai le cœur plein d'angoisses secrètes
Que rien de tout cela ne saurait apaiser.
Le plus pur diamant ne vaut pas un baiser.

ZERLINE.

Oui... d'accord... je conviens qu'il n'est pas sans reproche;
Qu'il est souvent pour vous d'assez maussade approche.
Mais le seigneur Cassandre a du bon; et je crois
Qu'il en est, voyez-vous, de lui comme des noix:
Amande exquise et douce, écorce fort amère.

COLOMBINE.

Ah! c'est un grand malheur de n'avoir plus sa mère!

ZERLINE.

Mais que gagnerez-vous à vous décourager?
Du jour au lendemain tout cela peut changer;
J'y veux mettre mes soins en toute conscience.

COLOMBINE.

Que peux-tu faire, hélas! Zerline?

ZERLINE.

Patience!

ARLEQUIN, *chantant au fond à la cantonade. On l'entend sans le voir.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Qui cherche fortune
Se lasse bientôt.
L'âme la plus forte
S'épuise à ce jeu.
Ouvre-moi la porte
Pour l'amour de Dieu.

COLOMBINE.

Qui peut chanter ainsi ?

ZERLINE.

C'est la voix d'Arlequin.

COLOMBINE.

Que mon père a chassé ?

ZERLINE.

Juste !

COLOMBINE.

Un rusé coquin,
S'il l'en faut croire.

ZERLINE.

Non.

COLOMBINE.

Il se bat!... Il se grise!...

ZERLINE.

Certe, il a des défauts. — Mais c'est, quoi qu'on en dise,
Un utile garçon, brave, et toujours joyeux.
Lorsqu'il était ici, les choses allaient mieux.

Votre père, d'ailleurs, ne parle de la sorte
Et, monté contre lui, ne l'a mis à la porte
Que sur l'avis des gens dont il s'est entiché,
Et dont la médisance est le moindre péché...
Voilà d'où vient le mal, tenez, mademoiselle.
Depuis que cette... vieille, et sa fille Isabelle,
Et leur valet Pierrot ont mis les pieds chez nous,
Maison, bêtes et gens sont sens dessus dessous.

COLOMBINE.

Mon père ne voit qu'eux!

ZERLINE.

C'est tout simple... On le flatte;
Et, comme aux hannetons que l'on tient par la patte,
On lui fait prendre ainsi le chemin que l'on veut...
Oh! s'en débarrasser!... Mais, j'y songe, s'il peut,
Arlequin fera tout pour nous venir en aide.
(*Elle fait mine de remonter.*)

COLOMBINE, *l'arrêtant.*

Non!

(*Zerline joint les mains; puis, voyant Colombine secouer encore la tête, elle lui prend la main et la porte à ses lèvres. Colombine sourit et la laisse passer.*)

ZERLINE, *allant à la porte.*

Je gagne toujours les causes que je plaide.

COLOMBINE.

Mais, du moins...

ZERLINE, *faisant des signes à Arlequin.*

Il m'a vue!... Il vient!... C'est marché fait.

(Apercevant Cassandre, qui paraît au fond avec Madame Orgon.)

Bon! Bien!... Voilà monsieur!

(Elle fait signe à Arlequin de se cacher et rentre précipitamment. — Cassandre entre en scène donnant le bras à Madame Orgon et à Isabelle. Derrière eux, Pierrot. Il porte deux ombrelles, deux coussins, un pliant, un bouquet, un châle, etc.)

SCÈNE II.

COLOMBINE, ZERLINE, CASSANDRE, MADAME ORGON, ISABELLE, PIERROT.

CASSANDRE, *à Zerline.*

A qui donc, s'il te plaît,
Faisais-tu signe, là?

ZERLINE.

Moi, monsieur? A personne!

CASSANDRE, *railleur.*

Oui-da!
(Sévère.)
Tu mens!

ZERLINE.

Monsieur!...

CASSANDRE, *levant sa canne.*

Allons, tais-toi, friponne!

MADAME ORGON, *essayant de le calmer.*

Mon ami!...
(A Zerline.)
Ne crains rien.

(*A Cassandre.*)

Vous faites le méchant,

(*D'un ton câlin.*)

Mais vous ne l'êtes pas!

ISABELLE, *de même, l'air doucereux et timide.*

Non!

PIERROT, *par derrière, embrassant le pan du pourpoint de Cassandre.*

Oh! non!

ZERLINE, *à part, ironiquement.*

C'est touchant!

CASSANDRE, *prenant les mains de Madame Orgon.*

Chère amie!

(*A Colombine.*)

Ah çà, mais... qu'est-ce donc, Colombine?
Vous ne saluez pas ces dames?... J'imagine
Que c'est oubli, mais non mauvaise volonté.

COLOMBINE.

Pardon; j'ai salué, mon père.

CASSANDRE, *d'un ton moqueur.*

En vérité!
Vous n'avez du moins pas, selon toute apparence
Gagné de courbature à cette révérence.

MADAME ORGON.

Paix!... laissez! Pour si peu faut-il inquiéter
Cette chère enfant?... Non. Ce serait me gâter
Ma journée!

CASSANDRE, *s'asseyant entre Madame Orgon et Isabelle.*

Oui vraiment? De cette promenade
Vous vous trouvez donc bien? Vous n'êtes plus malade?

MADAME ORGON.

Je rajeunis chez vous... Ce n'est pas étonnant!
Vous êtes si zélé, si bon, si prévenant
Pour moi!

ISABELLE.

Pour nous!

PIERROT, *au fond.*

Oh! oui!

(*Pierrot, après s'être débarrassé de tous les objets qu'il portait, a gardé l'une des deux ombrelles. Au bout du manche il attache un fil garni d'une épingle recourbée et se met à pêcher à la ligne dans le bocal placé sur le guéridon.*)

ZERLINE, *montrant à Colombine son père, qui a donné une de ses mains à Madame Orgon, l'autre à Isabelle.*

Voyez comme il se livre!

MADAME ORGON, *a Cassandre.*

Hors d'ici, maintenant, j'aurais grand'peine à vivre.

ISABELLE.

Et moi donc!

PIERROT.

Et moi!

CASSANDRE.

Mais vous dis-je d'en sortir?
Mieux encore; suis-je homme à vous laisser partir
Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il vous en prend l'envie?

MADAME ORGON.

Douter de votre cœur! nous! jamais de la vie!
Nous serions bien ingrats!







E.Boilvin.sc A.Hennuyer, ed.

L'ELIXIR D'ARLEQUIN

(Scène II)

Imp. A. Salmon.

CASSANDRE.

On m'aime donc un peu ?

MADAME ORGON.

Isabelle!... Entends-tu!... Si nous l'aimons?... Bon Dieu!
Quand notre affection est telle, et si profonde,
Que pour le chérir plus il n'est personne au monde!

ISABELLE.

Non, certe!

PIERROT.

Oh! non!

ZERLINE, *contrefaisant Pierrot.*

Oh non!

CASSANDRE, *se retournant.*

Qu'entends-je encore là?
On ricane, on chuchote!... A quel propos cela?
(*A Zerline, qui le regarde en riant.*)
Impertinente!... Au lieu de me rire au visage,
Que ne prends-tu ta part des choses du ménage?
(*Montrant Pierrot, qui lui tourne le dos et dont il ne voit pas les mains.*)
Ce malheureux garçon n'en a que trop ainsi!
C'est lui seul qui travaille et qui fait tout ici.

ZERLINE, *levant les épaules.*

Le mal, oui. — Pour le bien n'ayez garde qu'il bouge...
Voulez-vous que je l'aide à prendre un poisson rouge?

PIERROT, *à part.*

Oh!

(*Il plante l'ombrelle debout dans le bocal, se retourne vivement et saisit une assiette qu'il essuie avec le pan de sa veste.*)

CASSANDRE, *se retournant.*

Prendre... quoi? Pierrot! Que me viens-tu conter?
Je le vois là, debout, qui s'occupe à frotter
Une assiette!

(Il se lève et menace Zerline.)

MADAME ORGON.

Assez donc!... Pour cette pauvre fille
Soyez plus indulgent!... C'est une peccadille
Bien excusable!

CASSANDRE.

Non. Je me lasse, à la fin,
D'en être avec mes gens à jouer au plus fin.
Ah! les bons serviteurs!... Je ferais un volume
De tous les méchants tours dont ils ont pris coutume!...
Cette coquine-là, si je n'y veillais point,
A l'envers sur le dos me mettrait mon pourpoint!
Quoi que je dise ou fasse, on me raille! On va même
Jusqu'à prendre parti contre les gens que j'aime;
Et tout haut, devant moi, l'on tient — faute de mieux —
Des propos mensongers pour les perdre à mes yeux!

COLOMBINE.

Mais cependant, mon père...

CASSANDRE.

Ah! fort bien! Vous en êtes!
J'aurais dû m'en douter, sachant qu'à vos deux têtes

(Il indique Zerline.)

Comme dit le proverbe, il ne faut qu'un bonnet.
Mais cela va finir, je vous le dis tout net.
A vos petits complots je prétends mettre un terme.

Si j'ai jusqu'à ce jour eu la main trop peu ferme,
Je sens ce qu'il m'en coûte, et compte désormais
Dans ce travers fâcheux ne tomber plus jamais.

COLOMBINE.

Mon père, c'est en vain que je cherche à comprendre
A quelle faute est dû ce que je viens d'entendre;
Mais puisque, sans raison, quels que soient mes efforts,
Lorsque madame est là, j'ai, céans, tous les torts,
Il convient que mon droit devant le sien s'efface,
Et je suis toute prête à lui céder la place.

(*Fausse sortie.*)

MADAME ORGON, *vivement.*

Non!... restez, mon enfant!

(*A Cassandre.*)

La discorde chez vous!
Et cet affreux malheur pourrait venir de nous!
Me préserve le ciel de jouer un tel rôle!

(*A sa fille.*)

Isabelle, rentrons.

(*A Pierrot.*)

Suivez-nous, petit drôle.

(*A Cassandre, bas.*)

Faites la paix.

(*Madame Orgon, Isabelle et Pierrot sortent par la droite.*)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ZERLINE, ARLEQUIN.

CASSANDRE, *d'un ton ému.*

Eh bien!... Sa générosité
Ne mettra pas, je crois, les torts de son côté;
Et je m'étonne fort de vous voir l'une et l'autre
A ce cœur tout divin ne rien donner du vôtre!
Aveugles! qui doutez, quand de son dévouement
Vous avez sous les yeux la preuve à tout moment!

ZERLINE.

Ah! par ma foi, monsieur, il faut que je m'explique
Pour ne pas étouffer de ce panégyrique.
Dévouement!... Cœur divin!... C'est à n'y croire pas...
Oh! l'étrange façon dont tout marche ici-bas!
Intrigants et dupeurs, pour s'y faire une place,
La meilleure parfois, n'ont qu'à payer d'audace;
Et le dernier fripon qui paraît sûr de lui
Escompte impunément la bêtise d'autrui...
J'admets qu'un homme jeune et sans expérience
A de pareils amis donne sa confiance;
Mais, quand l'âge est venu, pour n'y plus être pris,
On devrait, ce me semble, avoir assez appris.
Votre madame Orgon, qu'est-elle? d'où vient-elle?
Vous ne le savez pas. — C'est une bagatelle!
« Mon doux mignon » par-ci, « Mon cher ami » par-là :
Il n'en a pas, pour vous, fallu plus que cela.
Mais j'ai tout compris, moi! — La dame en veut, je gage,

A votre affection moins qu'à votre héritage ;
Et de toute son âme a souhaité souvent
De voir le père mort et la fille au couvent !...
Profitez de l'avis.

CASSANDRE, *avec une rage contenue.*

Tu parles comme un ange !
Est-ce tout? Oui? Tant mieux!... Car la main me démange,
Et j'allais de ma canne... Oh! la triste maison,
Où, le maître excepté, tout le monde a raison!

ARLEQUIN, *chantant dans la coulisse.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Je suis sans rancune,
Je ne dirai mot.

CASSANDRE.

Arlequin maintenant ? Voilà huit jours qu'il rôde
Autour de mon logis.

ARLEQUIN, *chantant dans la coulisse.*

Me prêter main-forte
Coûterait si peu!
Ouvre-moi la porte
Pour l'amour de Dieu.

CASSANDRE.

Ce bandit-là maraude.
(*A Zerline.*)
Va-t'en me le chasser.

ZERLINE, *à part.*

Quelle aubaine!

(*Haut.*)
J'y cours.
(*A part.*)
Béni soit le hasard qui vient à mon secours!
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

CASSANDRE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Mon père...

CASSANDRE.

Quant à vous, qui, par votre silence
De cette péronnelle appuyant l'insolence,
M'avez pour la défendre assez peu respecté,
Je vous veux en trois mots dire ma volonté.
Grâce à votre abandon, cette dame et sa fille
Depuis un an bientôt sont toute ma famille;
Veuillez pour elles, donc, vous mettre sur le pié
D'avoir beaucoup d'égards, à défaut d'amitié.
J'ai dit. Et maintenant allez-moi, sans réplique,
Sur votre clavecin faire un peu de musique.
(*Colombine salue et sort.*)

SCÈNE V.

CASSANDRE *seul, puis* ZERLINE.

CASSANDRE.

Eh bien!... Elle s'en va... sans me dire un seul mot!...

Sans un regard pour moi !... sans pardon !... — Pauvre sot!
Esclave obéissant de ses moindres caprices,
A quoi bon tant de peine et tant de sacrifices ?
Voilà ta récompense !... Oh ! la dure leçon !

(*A Zerline, qui rentre.*)

Est-ce fait ?

ZERLINE, *l'air piteux.*

Oui, monsieur, oui !... Le pauvre garçon !
Lui que nous avons vu bien portant, vif, allègre,
Si vous saviez, hélas ! comme il est pâle, maigre
Et triste !

CASSANDRE.

Assez.

ZERLINE.

Et comme il est devenu doux !
En quels termes touchants il m'a parlé de vous !
Retourne, m'a-t-il dit, près du seigneur Cassandre ;
Tâche qu'à son service il daigne me reprendre ;
Et, s'il n'y consent pas — comme suprême adieu
D'un zélé serviteur qu'il connaissait trop peu —

(*Présentant à Cassandre une petite fiole.*)

Remets-lui ceci.

CASSANDRE, *prenant la fiole.*

Qu'est-ce ?... un flacon ?...

ZERLINE.

D'eau magique ;
Un élixir à lui, d'une puissance unique.
Dès que l'on en a bu deux gouttes seulement,
On est pris d'un vertige étrange ; et brusquement,

Malgré soi, sans mesure, on parle. La pensée
Monte du fond du cœur, jusqu'aux lèvres chassée
Par un secret pouvoir, comme dans un ruisseau
Le liége que l'on plonge et qui revient sur l'eau...
Ces dames vont souper... essayez-en sur elles.

CASSANDRE.

Faire une telle injure à des amis fidèles,
Sûrs, dévoués!... Jamais!... Plus que leur probité,
Mon honneur souffrirait de cette indignité!

ZERLINE.

Bon.

(*Montrant Pierrot, qui entre et pose la soupière sur la table.*)

Mais sur le valet rien ne vous en empêche.

SCÈNE VI.

CASSANDRE, ZERLINE, PIERROT.

CASSANDRE, *à part.*

Ce serait curieux!

(*A Pierrot.*)

Viens.

(*Lui présentant un verre dans lequel il a versé du vin et quelques gouttes d'élixir.*)

Prends, et bois... Dépêche!

(*Pierrot boit.*)

Là! c'est fait.

(*Voyant Pierrot se tordre et le montrer du doigt.*)

Ah! grands dieux! que vois-je? qu'est-ce là?
Et d'où vient le transport bizarre où le voilà?...
Est-ce de moi qu'il rit?

ZERLINE.

Mais on le dirait presque.

CASSANDRE.

Oui-da!... c'est du nouveau!... Suis-je à ce point grotesque?
(*A Pierrot, qui s'est calmé subitement et qui semble ahuri.*)
Est-ce que ma personne a quelque chose en soi,
Dis, qui permette aux gens de se moquer de moi?

PIERROT, *avec effort, comme si le mot l'étranglait.*

Oui.

CASSANDRE, *le menaçant.*

Coquin!

ZERLINE.

Attendez... patience!

CASSANDRE.

J'enrage.

ZERLINE.

Soit... Mais, convenez-en, ce serait grand dommage,
Après ce beau début, de n'aller pas plus loin...
Vous souvient-il, monsieur, d'un coffre qu'avec soin
Vous aviez tout là-haut caché dans une armoire
Et qui vous fut volé?

CASSANDRE.

Certes!

ZERLINE.

L'on vous fit croire
Que ce pauvre Arlequin... Mais ce n'était pas lui!

CASSANDRE.

Qu'entends-je ?... Mais alors...

(Saisissant Pierrot au collet.)

C'était toi ? Réponds!

PIERROT, *même jeu que plus haut.*

Oui.

CASSANDRE.

Tu n'as pas honte ?...

PIERROT, *de même.*

Non.

ZERLINE, *en riant.*

Il est prêt, sur mon âme,

A recommencer.

PIERROT, *de même.*

Oui.

CASSANDRE, *furieux.*

J'étouffe!... C'est infâme!

Je te chasse!... Va-t'en!

(Voyant Pierrot prendre un couvert d'argent, le mettre dans sa poche et se sauver.)

Arrêtez!... Au voleur!

(Il sort, poursuit Pierrot, et rentre un moment après, tout essoufflé. Madame Orgon et Isabelle, attirées par le bruit, entrent à droite.)

SCÈNE VII.

CASSANDRE, ZERLINE, MADAME ORGON, ISABELLE.

CASSANDRE, *tombant assis sur un fauteuil.*

Ouf!

MADAME ORGON.

Que se passe-t-il?

ISABELLE, *à Cassandre.*

Qu'avez-vous?

MADAME ORGON.

Quel malheur

Vous arrive?

(A Zerline.)

Des sels!... un peu d'eau!... quelque chose!

ISABELLE, *à Zerline.*

De cette émotion dis-nous au moins la cause.

CASSANDRE, *d'une voix étouffée.*

Presque rien.

MADAME ORGON.

Mais encor...

CASSANDRE.

Pierrot... votre valet.

Un maraud qui m'insulte!... un drôle!... Il me volait!

Je viens de le chasser!

MADAME ORGON, *affectant l'indignation.*

Et je vous en approuve!...

Si j'avais été là!... Mais, que je le retrouve!...

Qu'il vienne se faire humble et me supplier! — Point.

Ni grâce ni pardon! Je vous aime à ce point,

Qu'un souci qui vous trouble, une injure à vous faite,

Autant et plus que vous me blesse et m'inquiète!...

J'en tremble encor!... Ce coup, c'est moi qui l'ai reçu,

D'autant que de cela je n'ai jamais rien su!

(*S'approchant de sa fille et l'aidant à préparer un verre d'eau sucrée pour Cassandre.*)

Ni toi, mon Isabelle ?

ISABELLE.

Oh !

CASSANDRE, *à part.*

Trompé !... Quand j'y songe,
Dans tout ce que j'entends je redoute un mensonge.

ZERLINE, *bas, lui montrant la fiole d'élixir.*

Essayez donc !

CASSANDRE, *à part.*

Ma foi ! le sort en est jeté.

(*Bas à Zerline.*)

Verse !

(*A Madame Orgon, qui lui présente le verre d'eau sucrée, après avoir bu.*)

Je me sens mieux !... Je suis moins agité...
L'appétit me revient.

ZERLINE, *après avoir versé l'élixir dans les bouteilles de vin placées sur la table.*

C'est prêt, monsieur.

CASSANDRE, *se levant.*

En place !

(*On se met à table et l'on commence à souper.*)

MADAME ORGON.

Ce potage est exquis.

(*A Zerline, qui lui verse du vin.*)

Assez !

ISABELLE, *à sa mère, lui présentant une coupe.*

Un peu de glace?

MADAME ORGON, *se servant.*

Merci.. Je meurs de soif!

(*Elle boit.*)

ZERLINE, *à part.*

Ah! ah! nous allons voir.

MADAME ORGON, *très-agitée.*

Oh! mais... c'est singulier comme le vin ce soir...

ISABELLE.

Qu'avez-vous donc, maman?

MADAME ORGON, *avec volubilité.*

Moi!... Plus rien!... Tu m'agaces
Avec tes airs pincés et tes feintes grimaces!

(*A part.*)

Qu'est-ce que je dis là?

(*Haut, désignant Cassandre.*)

Fais donc manger le vieux.

(*A part.*)

Je parle malgré moi!

(*Haut.*)

S'il s'étouffe, tant mieux!

ISABELLE, *stupéfaite.*

Oh! ma mère...

MADAME ORGON, *même jeu.*

Bois donc!...

(*Isabelle porte machinalement son verre à ses lèvres.*)

Nous menons une vie
Dont tu n'as plus que moi sujet d'être ravie.

(*A Cassandre, qui la regarde d'un air effaré.*)
Eh bien, dirait-on pas que cela vous surprend ?
Si sot que vous soyez — Tout le monde vous rend
Justice là-dessus —

(*A part.*)

Je voudrais bien me taire.

(*Haut.*)
Vous n'imaginez pas que ce qu'on nous voit faire
Soit pour notre agrément ?... C'est un plaisir douteux
Que de passer son temps près d'un vieillard quinteux,
Avare, querelleur, maniaque, maussade,
Toujours toussant, crachant, grognant ; toujours malade!

CASSANDRE, *à part.*

J'étrangle !

MADAME ORGON.

Quoi qu'il dise ou fasse, l'approuver!
Quoi qu'il veuille, obéir! Où qu'on aille, trouver
A ses côtés, toujours, ce fâcheux personnage!
C'est un supplice horrible!

ZERLINE, *bas à Cassandre.*

Eh bien?

CASSANDRE, *s'essuyant le front.*

Je suis en nage !

ISABELLE, *même jeu que sa mère.*

Je jure, quant à moi, que j'y renoncerais,
Si nous n'avions en jeu de graves intérêts.

ZERLINE, *bas à Cassandre.*

Écoutez bien, monsieur.

ISABELLE.

Je ne me crois pas faite

Pour éternellement vivre dans la retraite,
Et d'un pareil ennui ne me laisse charger
Qu'à la condition de m'en dédommager
Et d'être riche un jour.

MADAME ORGON.

Cela viendra, mignonne.

(*A part.*)

Qu'ai-je donc dans la langue?

(*Haut, montrant Cassandre.*)

Il vieillit, déraisonne,
Baisse de plus en plus. C'est beaucoup aujourd'hui
S'il en a, de ce train, pour six mois devant lui!
Loin de diminuer, le mal ne fait que croître.
Nous pourrons d'ici là mettre la fille au cloître
Et faire à notre gré changer le testament...
Le beau jour que celui de son enterrement!

ZERLINE, *à part.*

Je touche au but. Il faut prévenir ma maîtresse.

(*Elle sort.*)

MADAME ORGON, *ironiquement à Cassandre.*

A votre santé, vieux.

CASSANDRE, *se levant furieux.*

Ah!... perfide!... traîtresse!
Malheureuse!... sortez!... Allez-vous-en!... Je crois
Que je vous tuerais!

MADAME ORGON ET ISABELLE, *jetant un cri.*

Ah!

(*Elles courent effarées à travers la scène, cherchant leurs coiffes, leurs manteaux, et sortent poursuivies par Cassandre.*)

CASSANDRE, *tombant épuisé sur le canapé.*

C'en est trop cette fois!

SCÈNE VIII.

CASSANDRE, *seul. Il semble désespéré.*

Zerline avait raison!... O misère profonde!
Tout est-il donc mensonge et ruse en ce bas monde?
Faut-il toujours douter? ou ne voir en effet
Que le mal qu'on nous veut sous le bien qu'on nous fait?
Je suis seul maintenant, tout seul, vieillard inerte,
Sans parents, sans amis, dans ma maison déserte!
Seul!... oh! le triste mot! Ce m'est d'autant plus dur
Que mon front vers le sol, comme un épi trop mûr
Et tout prêt à tomber, de jour en jour se penche;
La mort touche déjà ma pauvre tête blanche.
Me faudrait-il, mon Dieu, si mon heure arrivait,
Partir, abandonné, sans voir à mon chevet
Un seul être qui pleure, un seul être qui m'aime,
Qui me ferme les yeux? puisque ma fille même...

(*Il pleure. Zerline et Colombine entrent.*)

SCÈNE IX.

CASSANDRE, ZERLINE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Quoi! mon père, pleurer, se désoler si fort
Pour de pareilles gens!... Réfléchissez!

CASSANDRE.

J'ai tort.

C'est vrai. Ce qui m'arrive est de ma faute, en somme.
Je suis faible... Mais j'ai soixante et dix ans!... L'homme
Jamais, songes-y bien, plus qu'à cet âge-là
N'a besoin de garder les croyances qu'il a.
La désillusion lui prend toute sa force.
Il est pareil au chêne épuisé, sans écorce,
Sans feuilles au sommet, squelette encor vivant
Qui frissonne et qui craque au moindre coup de vent;
Chaque rêve envolé, chaque branche qui tombe,
Pour lui, comme pour l'arbre, est un pas vers la tombe.

ZERLINE, *gaiement.*

On ne fait le dernier que si Dieu le veut bien...
Pour réparer le mal, que faut-il?...

COLOMBINE, *d'un ton affectueux à son père.*

Moins que rien :

A la plante qui meurt une goutte de pluie;
A la larme qui coule une main qui l'essuie.

CASSANDRE.

Oui! ce qu'il me faudrait à moi, c'est le passé;
C'est le bonheur perdu que rien n'a remplacé,
C'est le bienheureux temps, où rieuse et mutine,
Emplissant la maison de ta voix argentine,
Tu brisais sous tes pieds les fleurs de mon jardin.
D'ici je t'appelais, et, revenant soudain,
Tes cheveux blonds au vent, la rougeur à la joue,
Tu me criais : « Papa, je m'amuse, je joue. »
Et puis autour du cou tu me jetais les bras;

Je voulais te gronder, mais je ne pouvais pas ;
Et lorsque, me penchant sur ta tête mignonne,
Je sentais, dans le mien qui disait : « Je pardonne »,
Se noyer ton regard caressant et joyeux,
Le monde entier pour moi tenait dans tes deux yeux !...
C'est fini !... c'est fini !

COLOMBINE, *tendrement.*

Non. — Qu'importe, mon père,
Que je sois moins rieuse et folle que naguère,
Qu'importe que l'esprit soit un peu plus âgé,
Si, toujours plein de vous, le cœur n'a pas changé ?

CASSANDRE.

Tu m'aimes donc ?

COLOMBINE.

Autant, plus qu'autrefois, peut-être.

CASSANDRE.

Oh ! mon Dieu !... Vrai ? bien vrai ? dis ? Je me sens renaître !
(*A part.*)
Mais non !... cet élixir...
(*A Zerline.*)
Quel horrible présent
Tu m'as fait !... Je ne peux plus rien croire à présent.
Ma fille est à mes pieds !... Je la vois, je l'écoute,
Je sens trembler sa main dans la mienne !... Et je doute
Je crains en vérité qu'elle me trompe aussi.

ZERLINE, *prenant un verre sur la table.*

Bah ! .. N'est-ce que cela ?
(*A Colombine.*)
D'un trait buvez ceci,
Mademoiselle.

CASSANDRE, *effrayé.*

Non, jamais!

ZERLINE.

Laissez-moi faire.

COLOMBINE.

Qu'est-ce donc que cela ?... que contient donc ce verre ?

ZERLINE.

Une liqueur qui fait, contre leur volonté,
Aux menteurs les plus fins dire la vérité.

COLOMBINE, *prenant le verre.*

Donne.

(Après avoir bu, se jetant dans les bras de Cassandre.)

Mon père!

ZERLINE, *à Cassandre.*

Eh bien?

CASSANDRE.

Zerline, j'en veux boire!
Si ma fille, à son tour, allait ne pas me croire!

COLOMBINE, *l'arrêtant.*

Non! non!

(A Zerline.)

Jette cela.

(A son père.)

Je vous aime et vous croi.
Je n'ai jamais douté ni de vous ni de moi.
Je savais bien qu'au fond j'étais toujours aimée;
Je savais qu'entre nous la discorde allumée,
Comme un éclair au ciel, brusquement s'éteindrait;
Qu'un père est toujours père; et que le jour viendrait

Où, sans crainte d'y voir personne qui m'en chasse,
Au foyer, près de vous, je reprendrais ma place.

CASSANDRE, *l'embrassant.*

Ma fille!... mon enfant!... Ah! je suis bien heureux!

ZERLINE.

La belle occasion pour être généreux!

CASSANDRE.

Que veut dire ?...

ZERLINE.

Arlequin...

CASSANDRE.

Je l'oubliais... Qu'il vienne!
Nous avons notre part, il mérite la sienne;
Grâce à son élixir, de ce méchant passé
Pour lui comme pour nous tout doit être effacé.

ZERLINE, *au public.*

Mesdames, vous aussi, soyez-nous indulgentes.
Si, malgré nos efforts, vous êtes mécontentes,
Ne nous en montrez rien. Applaudissez, frappez
Bien fort... Nous ne pourrons voir si vous nous trompez;
(*Secouant le flacon d'élixir.*)
Vide!... Et personne plus, tant elle était secrète,
De ce qu'il renfermait ne connaît la recette.
On peut la retrouver, je ne dis pas non. Mais,
Si, ce que Dieu ne veuille, on vous offre jamais
Un semblable élixir... eh bien, je vous conseille,
Sans en avoir usé, de casser la bouteille.

(*Rideau.*)

LE
PREMIER BRIN D'HERBE

LE

PREMIER BRIN D'HERBE

Dans la brume du soir glissant ainsi qu'une ombre,
Entre deux rangs sans fin d'arbres échelonnés
Qui, d'instants en instants, sous le ciel gris et sombre,
    Agitaient leurs bras décharnés,
Pâle, cheveux épars, et l'œil morne, effrayante,
Suivant, à tout hasard, des chemins inconnus,
Vers un but ignoré la pauvre mendiante
    Marchait en traînant ses pieds nus.

Tout contre elle à la fois! Tout! Implacable et lâche,
L'hiver — un moribond râlant ses derniers jours —
Sur ce hochet vivant s'acharnait à sa tâche
    Avec des gémissements sourds.
La nuit, sur son passage, éveillait d'un coup d'aile
Les fantômes blottis dans le creux des fourrés,
Et, comme une ironie, étalait autour d'elle
    Ses grands nuages déchirés.

Elle avait froid et faim. Pour manger, rien aux branches!
Rien pour couvrir son dos qu'un châle effiloché!
Ainsi, par les bois noirs et par les plaines blanches
Bien longtemps elle avait marché!
Allant toujours tout droit, de village en village,
Montrant ses pieds meurtris et ses bras impuissants,
Elle avait, bien des fois, avec des pleurs de rage,
Tendu ses deux mains aux passants.

Et les uns avaient dit, en levant les épaules :
« On ne peut faire un pas sans voir un mendiant! »
D'autres, des gens de rien, des garnements, des drôles,
L'avaient repoussée en riant. —
A son âge! Songez! Douze ou treize ans à peine!
L'âge où l'on joue encor! L'âge où les moins heureux
Ont le front tout couvert et l'âme toute pleine
Des baisers qui pleuvent sur eux! —

Mais, à cette heure-là, plus personne qui passe.
Comme une feuille sèche à la merci du vent,
Sur le chemin désert, toute seule, et bien lasse,
Il fallait aller en avant.
Il fallait, pour la nuit du moins, trouver un gîte.
Et, l'œil toujours fixé sur le morne horizon,
Elle allait, se disant : « Courage! un peu plus vite!
« Si je voyais une maison!

« Si de mon poing fermé je frappais à la porte,
« Aux aboiements du chien quelqu'un s'éveillerait!

« Et, me voyant dehors, tremblante, à demi morte,
« Peut-être que l'on m'ouvrirait!
« Peut-être qu'à la miche on ferait une entaille!
« Que, dans l'âtre, on mettrait des branches de sapin!
« C'est si bon le feu clair; si bon un lit de paille!
« C'est si bon un morceau de pain!

« De la paille? du feu? du pain? Ma place à table?
« Je suis folle, vraiment! Le plus que j'aie osé...
« C'est hier... J'implorais un coin dans une étable!
« Ne me l'a-t-on pas refusé?
« Ce sera comme hier! On va, j'en suis bien sûre,
« Me crier : Déguerpis! nous savons ce que c'est
« Que tous ces fainéants sans linge et sans chaussure!... »
Et cependant elle avançait.

Mais devant elle rien! rien que des silhouettes
D'arbres et de buissons! Ni lumière, ni bruit,
Que le chant monotone et triste des chouettes
Dans le silence de la nuit!
Transie, et grelottant sous ses habits de toile,
Elle fouillait des yeux l'obscure immensité.
Rien! Le ciel, ce soir-là, dormait sans une étoile,
La terre sans une clarté.

Découragée alors, et pliant sous la charge
De toutes ces douleurs qui venaient à la fois,
Elle gagna les champs, choisit un sillon large,
S'y coucha, les deux mains en croix;

Et sûre, aux derniers cris de son âme blessée,
Qu'une douleur de plus n'y pourrait pas tenir,
Ferma du même coup ses yeux et sa pensée
Pour ne rien voir de l'avenir.

Mais là, tandis qu'en haut rugissait la tempête,
Elle crut — ce n'était qu'un rêve assurément —
Entendre, de la terre où reposait sa tête,
Sortir comme un bruissement
Imperceptible, sourd, confus, rumeur pareille
A des chants souterrains, qui monta, qui grandit,
Qui devint une voix distincte à son oreille...
Et voici ce qu'elle entendit :

Enfant, Dieu te fait, pour ton âge,
Un chemin bien dur sous les pas!
Mais tu n'es pas seule ici-bas.
Debout! Relève-toi! Courage!
Du fardeau tu peux te charger.
Si lourd maintenant qu'il te semble,
Quand nous le porterons ensemble,
Tu le trouveras bien léger.

Debout! car je suis là, je veille;
Moi qui, du bonheur plein la main,
Le sème — et vais criant : Demain!
A ceux qui souffrent de la veille;
Moi qui rouvre les cœurs fermés.
Et, toujours douce à qui succombe,

De leur berceau jusqu'à leur tombe
Accompagne les opprimés.

Quelque amertume qui te vienne,
Enfant, je serai toujours là !
Et je te dirai : Me voilà !
En mettant ma main dans la tienne.
Marche ! je te suivrai partout.
Dans les bois sombres et tranquilles,
Ou dans le tumulte des villes,
Je serai toujours là. — Debout !

Marche ! car je suis l'Espérance !
Va ! Dût toute l'humanité
Te meurtrir sous sa dureté,
Sa haine ou son indifférence,
Marche, les yeux fixés sur moi,
Dans ta route morne et déserte !
J'étalerai ma robe verte
Entre l'avenir sombre et toi.

Lorsqu'elle s'éveilla — ce fut involontaire —
Pour ressaisir ce rêve aux trois quarts envolé,
Elle ne bougea pas, et regarda la terre
En murmurant : « M'as-tu parlé ? »
La réponse était prête. A la place encor chaude
Que marquait de son front le contour incertain,
Un brin d'herbe tendait sa pointe d'émeraude
Au premier baiser du matin.

Le jour était venu. La campagne, autour d'elle,
Avait changé d'aspect. Le ciel, limpide et clair,
Y versait à grands flots la vie. Une hirondelle
Faisait des ronds joyeux en l'air.
Un paysan chantait, poussant son attelage.
Et plus loin, tout en haut, balancé par le vent,
Le coq à plumes d'or d'un clocher de village
Saluait le soleil levant.

Oubliant aussitôt les longues nuits de fièvre,
Les jours sans pain, les gens qui n'avaient rien donné,
Ne pleurant que de joie, elle appuya sa lèvre
Sur le brin d'herbe nouveau-né,
Et repartit gaîment, sans peur, en droite ligne;
Car tout, sur son chemin, ciel et terre à la fois,
Semblait avoir reçu la divine consigne
De lui chanter à pleine voix :.

Va! marche! je suis l'Espérance.
Va! Dût toute l'humanité
Te meurtrir sous sa dureté,
Sa haine ou son indifférence,
Marche, les yeux fixés sur moi,
Dans ta route morne et déserte!
J'étalerai ma robe verte
Entre l'avenir sombre et toi.

LE NID

LE NID

C'était l'hiver... on se battait,
La guerre et le froid faisaient rage;
Leur double ouragan s'abattait
Sur les pauvres toits du village!...
Avant que le combat finît,
Un obus troua la muraille
A la place où, d'herbe et de paille,
L'hirondelle faisait son nid.

Lorsque je revis la maison, —
Le temps efface bien des choses! —
Avril semait sur le gazon
Ses primevères et ses roses...
Il semblait que tout rajeunît.
Et, sous le toit, comme naguère,
Dans le trou creusé par la guerre,
L'hirondelle avait fait son nid.

A chaque pas de son chemin,
Comme l'obus dans les murailles,
La Douleur dans le cœur humain
Creuse de profondes entailles.
Mais, quand l'arbre des bois jaunit,
Quand paraît la saison nouvelle,
L'espérance est une hirondelle
Qui revient y faire son nid.



UNE LARME

UNE LARME

C'est fête! Rome entière est au cirque. La foule,
Ce monstre sans pitié, depuis la veille au soir,
Est là, criant, hurlant, se poussant pour mieux voir.
Elle est là qui, fiévreuse, attend que le sang coule!
Du sang pour l'amuser, du pain pour la nourrir;
Voilà ce qu'il lui faut. — Et, comme une ironie,
Le soleil du printemps jette, à grands flots, la vie
Aux victimes qui vont mourir.

Des vieillards! des enfants même! — Qu'importe l'âge?
La foule veut du sang. Aux bêtes les chrétiens!
Les lions ont rugi; les tigres indiens
Bondissent, affamés, aux barreaux de leur cage.
Aux bêtes! — Les chrétiens, comme si tout cela
Ne les regardait pas, sans frayeur et sans haine,
Restent, calmes, debout au milieu de l'arène.
C'est Dieu qui les a placés là!

Ils y restent. Pas un qui tressaille ou se plaigne.
Et c'est l'heure. Voilà Maxence l'affranchi;
L'espion de César par sa honte enrichi;
Maxence qu'on méprise et qu'on hait; — mais qui règne!
Car l'esclave d'hier est le maître aujourd'hui.
Un geste de sa main courbe toutes les têtes;
Et, plus que les chrétiens, certes, devant les bêtes,
La foule tremble devant lui.

Ah! c'est que ce Maxence était vraiment un homme
Étrange! — A vingt-cinq ans, pâle, usé, déjà vieux!
Rassasié de tout, sans regard dans les yeux,
Par sa cruauté froide il épouvantait Rome.
Rien qui pût le fléchir, l'émût ou le surprît;
D'amour ou de respect rien qui lui parût digne,
Son bon plaisir d'abord; le reste... — Il fit un signe,
Et la cage de fer s'ouvrit.

Ce fut horrible, alors! D'un seul bond, dans l'arène,
Tous, tigres et lions, s'étaient précipités,
Et, par les cris du peuple au carnage excités,
Avaient, en rugissant, saisi leur proie humaine.
Les os craquaient! Du sang partout! partout des corps
Meurtris et pantelants sous leur griffe nerveuse!
Le sable n'était plus qu'une écume boueuse,
Flot sinistre où nageaient des morts!

Chose horrible! A tel point que cette populace
Qui hurlait tout à l'heure et qui battait des mains,

Pour la première fois, de ces jeux inhumains
Avait honte elle-même, et se voilait la face!
Seul, Maxence, penché, les yeux clos à demi,
Les coudes appuyés sur la marge de pierre,
Dans la même attitude indifférente et fière,
Maxence n'avait pas frémi.

Le spectacle touchait à sa fin. C'est à peine,
Si les lions, repus, daignaient, en s'étalant,
Jeter un coup de croc superbe et nonchalant
Aux miettes du festin dont leur fosse était pleine.
La force leur manquait pour aller jusqu'au bout.
Les victimes pourtant n'avaient pas encor toutes
Versé pour Dieu leur sang jusqu'aux dernières gouttes.
Il en restait une debout.

Une enfant de quinze ans au plus, toute mignonne,
Blonde, comme en été les épis du blé mûr,
Et belle de l'éclat resplendissant et pur
Que Dieu met sur le front des élus qu'il se donne.
Elle n'avait rien vu, rien, tant qu'avait duré
Des fauves de César la besogne effrayante.
Elle avait mis ses mains en croix, et, souriante,
Regardait le ciel azuré.

Maxence, anéanti, sur cette face d'ange
Avait cru voir passer comme un souffle divin.
Des doutes inconnus, qu'il s'efforçait en vain
D'écarter, l'obsédaient. — De cette force étrange,

De ce calme à la fois naïf et triomphant
Sa pensée aux abois cherchait le grand mystère ;
Lorsqu'un lion passa qui, d'un seul coup, par terre,
Sous sa griffe écrasa l'enfant.

Alors, comme une flamme au soufflet de la forge,
Dans le cœur de cet homme une clarté jaillit.
Les cheveux hérissés, tout pâle, il tressaillit.
Le remords — ce vengeur — le prenait à la gorge.
La pitié lui venait de ce dernier moment,
Si forte, à son insu, qu'une larme enfiévrée,
La première, à coup sûr, qu'il eût jamais pleurée,
De ses yeux tomba lentement!...

Maxence, tout à coup, fit un bond en arrière ;
Ce qu'il venait de voir, il ne le croyait pas.
Devant lui, sur la marge où s'appuyait son bras,
Cette larme, en tombant, avait fendu la pierre!
Et, dans l'étroit sillon qu'elle s'était creusé, —
Dans ce bloc de granit! — une fleur — ô prodige! —
Vivace, épanouie, et droite sur sa tige,
Ouvrait son calice irisé.

C'était stupéfiant! c'était un coup de foudre!
Mais il y résista. Son orgueil indompté,
Même devant l'éclat de cette vérité,
A s'avouer vaincu ne pouvait se résoudre.
Ses genoux endurcis ne voulaient pas plier.
Il arracha la fleur, la broya sur la pierre,

Aussi loin qu'il le put en jeta la poussière,
Et s'efforça de l'oublier.

Brusquement, pour cela, du bord de sa tribune,
En détournant la tête, il s'était éloigné.
Lorsque, un moment après, craintif et résigné,
De ce qu'il avait vu la pensée importune
Le fit y revenir, n'osant point approcher,
Il regarda, — de loin... Juste à la même place,
Il revit sur sa tige encor droite et vivace
La fleur qu'il venait d'arracher!

Ce fut une secousse atroce! — la dernière. —
Vaincu, presque honteux de sa rébellion,
D'un pas ferme il entra dans l'arène. Un lion
S'y promenait farouche. Il lui prit la crinière,
Fixa résolûment son regard sur le sien;
Et lui dit : « C'est mon tour. Fais ta besogne, esclave!
Tu peux gronder, rugir et mordre... je te brave!
Je n'ai pas peur... je suis chrétien!... »

Plus rien! Le cirque est vide, et la fête est finie.
Les victimes sont là, sous le ciel étoilé,
D'os, de chair et de sang mélange amoncelé,
D'où, par instants, s'échappe un râle d'agonie!
Mais l'épouvantement de ces derniers soupirs
S'efface au bruit léger qu'en agitant leurs ailes
Font les anges de Dieu, qui, pour veiller sur elles,
Cherchent les âmes des martyrs.

LES JOUJOUX
DU PETIT NOËL

LES JOUJOUX

DU PETIT NOËL

Le feu petille dans la chambre;
Dehors, pas une étoile au ciel.
Vivat! nous sommes en décembre;
    Et c'est Noël!

C'est le plus beau jour de l'année!
Doucement, à côté du bois,
Les gamins dans la cheminée
Mettent leurs sabots tous les trois.
La confiance est de leur âge.
Ils vont s'endormir bien heureux;
Petit Noël est en voyage
Avec quelque chose pour eux.

Triste et froid, le soleil se lève.
Encore tout émerveillés
Des choses qu'ils voyaient en rêve,
Les gamins se sont éveillés.

Ils courent à la cheminée!
C'est le bonheur, c'est l'inconnu!..
Rien dans les sabots cette année!
Petit Noël n'est pas venu!

Hélas! c'est que la mère est morte!
On a déjà croisé ses mains;
Le fossoyeur ouvre la porte...
Reprenez vos sabots, gamins.
Noël, quand il fait sa tournée, —
Souvenez-vous bien de cela! —
Ne met rien dans la cheminée,
Si les mères ne sont plus là!

Le feu petille dans la chambre;
Dehors, pas une étoile au ciel.
Hélas! nous sommes en décembre;
Et c'est Noël!



LES
ÉTRENNES D'UN OUBLIÉ

LES

ÉTRENNES D'UN OUBLIÉ

Le jour de l'an fait sa ronde
Mignon brun, gentille blonde,
Il en a pour tout le monde!

Décembre allait finir. Blême, courbant le dos
Et soufflant dans ses doigts, l'Hiver à barbe blanche
A chaque devanture attachait des cadeaux,
Et de la neige à chaque branche.
Et, sans souci du froid — comme sont les heureux —
Pressés derrière lui, des bambins frais et roses
Glanaient, émerveillés, toutes les belles choses
Qu'il semait, en riant, pour eux.

Le jour de l'an fait sa ronde,
Mignon brun, gentille blonde...

Je me sauvais chez moi. Mes regards attristés
Ne pouvaient, ce soir-là, souffrir sans amertume

Les éblouissements du luxe et les clartés
Qui s'éparpillaient dans la brume.
C'est si bon de donner! Mais, hélas! — je sais bien
Que l'on peut sans cela passer pour honnête homme —
Il me restait à peine... Hé, qu'importe la somme?
Il ne me restait presque rien!

Mignon brun, gentille blonde,
En a-t-il pour tout le monde?

Je heurtai par hasard un pauvre enfant, pieds nus,
Misérable, en haillons, victime inconsciente
Oubliée au milieu de tous ces inconnus.
Il regardait, bouche béante,
Des pantins de dix sous, mal faits, mal attifés,
Dont un homme, en criant, agitait les ficelles;
Et ses deux yeux brillaient comme deux étincelles
Sous ses cheveux ébouriffés!

Le jour de l'an fait sa ronde,
Mignon brun, gentille blonde...

La tristesse me prit de cette pauvreté,
De ces petits pieds froids qui marquaient la cadence;
Et... — ne supposez pas que ce soit vanité
Si je vous en fais confidence —
Sans savoir si j'aurais du pain le lendemain,
D'une pièce d'argent, ma dernière, l'unique,
Je payai le plus beau pantin de la boutique,
Et je le lui mis dans la main.

Mignon brun, gentille blonde,
Il en faut pour tout le monde.

Il tourna ses grands yeux tout étonnés vers moi,
Et puis vers le jouet. Il n'osait pas comprendre!
Il fallut bien longtemps lui dire : « C'est à toi, »
Pour le décider à le prendre.
Lorsqu'il l'eut pris enfin — d'un brusque mouvement,
Au lieu de s'en servir comme un enfant qui joue,
Il l'embrassa, tout pâle; et je vis sur sa joue
Deux larmes couler lentement.

Le jour de l'an fait sa ronde,
Mignon brun, gentille blonde...

Et puis, sans dire un mot, ni merci, ni bonsoir,
Emportant ce trésor, il prit sa course folle,
Et, joyeux, s'élança vers son horizon noir,
Comme un moineau franc qui s'envole.
A ce déshérité quel mal avait-on fait,
Pour qu'un si grand bonheur vînt de si peu de chose?
Comme il devait souffrir, pour qu'une telle cause
Produisît un pareil effet!

Mignon brun, gentille blonde,
Il en faut pour tout le monde.

Entre les mains du sort qu'est devenu l'enfant?
Par l'ange du malheur entraîné vers sa chute,

S'est-il de ce combat relevé triomphant ?
A-t-il succombé dans la lutte ?
Je ne sais. Mais je gage — et c'est bien sûr cela ! —
Qu'heureux ou malheureux, fût-il esclave ou maître,
Il s'est plus d'une fois, en soupirant peut-être,
Souvenu de ce pantin-là !

Le jour de l'an fait sa ronde,
Mignon brun, gentille blonde...

Décembre va finir. Blême, courbant le dos
Et soufflant dans ses doigts, l'Hiver à barbe blanche
A chaque devanture attache des cadeaux,
Et de la neige à chaque branche.
Que de pauvres partout ! Ne les oubliez pas !
C'est Dieu qui glanera dans sa droite profonde
La joie et le bonheur qu'en traversant ce monde
Vous aurez semés sur vos pas.

Le jour de l'an fait sa ronde,
Mignon brun, gentille blonde,
Il en faut pour tout le monde.



LES

POUPÉES DE MADELEINE

LES

POUPÉES DE MADELEINE

Elle aura ses huit ans demain.
C'est une enfant vive et rieuse,
Qui jette sa chanson joyeuse
A tous les buissons du chemin.
Elle interroge, elle babille,
Elle suit les papillons d'or ;
Et ne se fâche pas encor
Quand on lui dit : « Petite fille. »

Blonde mignonne en jupons courts,
La route humaine est escarpée ;
Profite de tes meilleurs jours,
Berce ta première poupée.

Elle a vingt ans, les cheveux noirs :
Sa gaîté n'est plus qu'un sourire,
Et parfois elle cherche à lire
Dans l'azur étoilé des soirs.

Mais ce n'est déjà plus pour elle
Qu'elle se tourmente et pâlit;
C'est pour un berceau, près du lit,
Qui dit : « Maman! » sous sa dentelle.

Mère, ces bonheurs-là sont courts;
L'espérance est souvent trompée,
Profite des nuits et des jours,
Berce ta vivante poupée.

Par mille sentiers inconnus
Elle a marché le dur voyage;
Son front penche, courbé par l'âge,
Et les cheveux blancs sont venus.
Son bonheur, ivresse éphémère,
Comme un rêve s'est effacé;
Il ne lui reste du passé
Qu'un bébé qui lui dit : « Grand'mère! »

Comme ils sont loin tes jupons courts!...
Bonne vieille par Dieu frappée,
Profite de tes derniers jours,
Berce ta dernière poupée.



APRÈS LA TEMPÊTE

APRÈS LA TEMPÊTE

Oh! la mer!... Que c'est beau dans ses lenteurs superbes!
Quels parfums pénétrants d'eau, de varech et d'herbes!
Quels soirs éblouissants! quels splendides matins!
Vers les cieux inconnus, vers les pays lointains,
Comme l'âme, au bruit sourd des vagues sur la grève,
Par-delà l'horizon s'envole et suit son rêve!

. . . .

Il n'avait pas douze ans. Gai comme les pinsons
Qui jasent, en avril, dans le fouillis des branches,
Il n'avait, jusqu'alors, ouvert qu'à des chansons
Sa lèvre rose et ses dents blanches.
Son bras pour le travail n'était pas assez fort.
Et cependant, séduit par sa blonde frimousse,
Un patron, pour la pêche ayant besoin d'un mousse,
Avait dit : « Qu'il vienne à mon bord. »

Il y devait aller ce jour-là. Sa grand'mère,
Dans son pauvre vieux cœur, jusqu'en haut plein de lui,
Tournait et retournait cette pensée amère :
    Le gamin nous quitte aujourd'hui!
Elle avait, en pleurant, préparé son bagage;
Mis dans son sac du lard, des pommes, un pain rond.
Dans sa poche un écu d'argent, et sur son front
    Des baisers pour tout le voyage.

Son père, un vieux pêcheur qui, depuis quarante ans,
Sur trente jours d'un mois en passait quinze au large,
Et n'y gagnait pas gros, trouvait qu'il était temps
    De ne plus l'avoir à sa charge.
Il le prit par la main, et, comme on le hélait,
L'entraîna, galopant sur un éclat de rire.
La vieille, à petits pas, les suivit sans rien dire,
    En égrenant son chapelet.

Le ciel était chargé de gros nuages sombres,
Sinistres, qui rasaient le flot, et, par moments,
Pêle-mêle, affolés, fuyaient comme des ombres
    Avec de rauques hurlements.
Le vent sifflait; la mer était blanche d'écume.
La tempête venait, terrible; et les éclairs,
De minute en minute, ouvraient des sillons clairs
    Dans l'obscurité de la brume.

Aussi, lorsqu'il vit fondre et se précipiter
Cette rage d'en haut; lorsque, à ces lueurs vagues.

Il vit le bâtiment qui devait l'emporter
    Danser sur la crête des vagues;
Il eut peur, le petit. Il recula d'un pas;
L'œil démesurément ouvert, dressant l'oreille,
Il crispa ses deux mains aux jupons de la vieille,
    Et cria : « Non! je ne veux pas! »

Son père lui disait : « Allons, marin d'eau douce,
Embarque! Il faut tenir parole à ton patron...
Ce n'est rien tout cela! Du vent et de la mousse!
    On en a vu d'autres, poltron.
La mer, comme le chien qui se hérisse et grogne,
N'est pas méchante au fond, malgré sa rude voix;
Et, dans ses grands courroux, telle que tu la vois,
    Fait plus de bruit que de besogne. »

Et la vieille, à son tour : « Songes-y, mon enfant,
Ici-bas, c'est la loi pour tous. La vie est pleine
De misère et d'écueils dont on ne se défend
    Que par le travail et la peine.
Pars; il le faut! .. Un mois sera bientôt passé.
Et nous nous reverrons, va! Qu'il tonne ou qu'il vente,
Dieu ne souffrira pas que sa vieille servante
    Meure sans t'avoir embrassé. »

Mais ils avaient beau dire, et lui chanter : courage!
Sur tous les tons; l'enfant, roidissant ses deux bras,
S'arc-boutant des talons aux galets de la plage,
    Répétait : « Non! je ne veux pas! »

Comme si, par-delà ces immenses traînées
D'ombre, où le feu du ciel mettait des traits de sang,
Il avait vu la mort surgir, et, le fixant,
Étendre ses mains décharnées!

Alors, comme il fallait en finir promptement,
Comme les matelots, qui n'ont pas l'âme tendre,
Juraient, à se damner, contre le garnement,
Et refusaient de plus attendre;
Malgré larmes et cris, son père l'empoigna,
Et, sans brutalité ni colère, du reste,
Le porta, suspendu par le col de sa veste,
Dans le canot... qui s'éloigna.

La grand'mère suivit des yeux dans la tempête
Ce point qui, tout petit, fuyait vers l'horizon...
Il disparut. Alors, triste, baissant la tête,
Elle regagna sa maison,
Et, de là, regardant par la fenêtre ouverte,
« Dans un mois, se dit-elle, ou jamais ! » — Doute amer !
Terrifiant secret que lui cachait la mer
Au plus profond de son eau verte!

Pendant toute la nuit, des quatre points en croix
Les vents, déchaînés tous, rugirent sur la grève ;
Pendant toute la nuit, le tonnerre à leur voix
Mêla sa voix hautaine et brève.
Pendant toute la nuit, l'Océan, souffleté
Par tout ce que le ciel pouvait lancer d'orage,

Poussa des hurlements de colère et de rage,
    Comme un esclave révolté!

Lorsque revint le jour, c'était fini. Déserte,
Lugubre comme un camp haché par le canon,
Jusqu'au pied du hameau, la plage était couverte
    D'épaves sans forme et sans nom.
Ici, des mâts rompus, troués, suant la mousse;
Là, des lambeaux de toile; ici des planches; là,
Des cordages pourris, et... nu, sur tout cela,
    Le cadavre du petit mousse!

La vieille, en le voyant, couché par terre, mort,
Les yeux à demi clos, le rire sur la lèvre,
Pensa : « Ce n'est pas vrai! c'est impossible! Il dort.
    Il est malade; c'est la fièvre. »
Et, se penchant sur lui pour guetter son réveil,
Tout doucement, tout bas, d'une voix monotone,
Elle murmura l'air d'une chanson bretonne...
    Qui berçait son dernier sommeil!

Elle chanta longtemps ainsi; longtemps sans doute
Elle passa les mains sur tout ce pauvre corps.
Mais, rien! c'était fini! Rien! Pas de place au doute!
    C'était bien un cadavre! — Alors,
Elle se releva, d'un seul bond, furieuse,
Se tourna vers la mer, et, les cheveux au vent,
Les deux bras allongés, les deux poings en avant,
    Lui cria : « Je te hais, voleuse! »

Puis, elle enveloppa le corps dans un filet,
Le mit sur ses genoux; et resta là, farouche,
Des yeux fouillant ses yeux mornes et sans reflet,
De sa bouche effleurant sa bouche,
Comme si son amour dût être assez puissant
Pour mettre une rougeur sur ces lèvres livides,
Assez pour faire encor dans ces artères vides
Courir des rivières de sang!

Du village voisin, quand, pour la sépulture,
Les quatre fossoyeurs descendirent, le soir,
Ils la trouvèrent là, dans la même posture,
Et sous le même désespoir.
Elle ne bougea pas, n'eut pas l'air de comprendre;
Non. Elle se remit lentement à chanter,
Et, comme un hochet vain, livra, sans résister,
Le trésor qu'on venait lui prendre.

On vit sa main trembler, sa bouche s'entr'ouvrir;
Et... plus rien! La secousse avait été si forte,
Que de ses soixante ans trop jeune pour mourir,
De sa douleur elle était morte.
Elle avait succombé sous ce poids étouffant.
Et, lugubre, la cloche, à travers les ténèbres,
Tous les deux à la fois jeta les glas funèbres
De la grand'mère et de l'enfant!

. . . .

Oh! la mer!... que c'est beau dans ses lenteurs superbes !
Quels parfums pénétrants d'eau, de varech et d'herbes!
Quels soirs éblouissants! quels splendides matins!
Vers les cieux inconnus, vers les pays lointains,
Comme l'âme, au bruit sourd des vagues sur la grève,
Par-delà l'horizon s'envole — et suit son rêve !



LE PAPILLON

LE PAPILLON

Avant tout, ma fille, il faut croire.
L'immense horizon que tu vois,
Ce ciel bleu, ces plaines, ces bois,
Ces blocs de rochers que l'eau noire
Effleure de son tourbillon ;
Autant de merveilles qui, toutes,
Nous viennent de Dieu ; ... tu m'écoutes
— Oh ! père, le beau papillon !

Espère aussi, ma douce Jeanne.
Le soir est bien près du matin ;
Que te réserve le destin ?
Le diadème de Peau-d'âne,
Ou le balai de Cendrillon ?
L'avenir n'est plein que de doutes.
Espérons en Dieu ; ... tu m'écoutes ?
— Qu'il est joli ce papillon !

Il faut songer encor, ma fille,
Que la vie est dure ici-bas;
Que l'on rencontre à chaque pas
De pauvres enfants sans famille
Qui s'endorment dans un sillon
Ou dans un fossé de la route!
La charité... — Père, j'écoute.
Il n'est pas beau ce papillon.



UN RAYON DE SOLEIL

UN RAYON DE SOLEIL

La scène se passe dans un jardin que viennent de dévaster la pluie et le vent. — Les fleurs profitent d'un moment de répit pour lever la tête et se reconnaître. — *Une rose* compte ses feuilles d'un air désolé, près d'*un dahlia* qui s'efforce vainement de retrouver son équilibre. — Au-dessous, *une tulipe*, secouée par la bourrasque, implore le secours d'*un œillet* tout échevelé qui semble lever les bras au ciel. — A quelque distance, en dépit de l'orage, *un pavot* dort sur sa tige, au-dessus d'*un chardon* maussade et hérissé. — Plus loin, enfin, *une violette* transie grelotte sous ses feuilles vertes.

LA ROSE.

Quel temps depuis trois jours!... Il pleut à verse!... Il grêle!
Des nuages partout!... Le vent glacé du nord
Depuis trois jours entiers nous effeuille et nous tord!
J'en meurs, encore un peu — rose chétive et frêle
Que je suis!

LE CHARDON, *à part*.

Mijaurée!

LA ROSE, *au dahlia.*

Ah çà, vous m'éborgnez!
Faites attention, mon cher.

LE DAHLIA.

Pardon, voisine,
Mais nous sommes, hélas! si peu, si mal soignés!
Mon tuteur ne tient plus.

LE CHARDON, *à part.*

Grand dadais!

L'ŒILLET, *au dahlia.*

J'imagine
Qu'il pleut aussi pour nous... et nous nous tenons droits.

LE DAHLIA, *railleur.*

Vous, messieurs les œillets...

(Il est interrompu par une bourrasque.)

Bien!... encore un pétale
Qui sur l'aile du vent prend sa course et détale!
Il ne m'en reste plus que cinq!

LA ROSE.

A moi, que trois!

LA TULIPE, *avec désespoir.*

Et moi! je n'en ai plus!... Mais regardez!... Ma tige
Nue et morte aux trois quarts, s'en va je ne sais où!
Elle monte, descend, tourne!... J'ai le vertige!

LE DAHLIA.

Bon! me voilà cassé!

LE PAVOT, *entr'ouvrant un œil.*

Moi, je suis...

(Il se rendort.)

LA ROSE, *grelottant.*

Brrrou!

LE DAHLIA, *de même.*

Brrrou!

L'ŒILLET, *de même.*

Brrrou!

LE CHARDON.

Mes souffrances, à moi, sont pires que les vôtres!

LE DAHLIA, *dédaigneusement.*

Un chardon!

LE CHARDON, *se rebiffant.*

Pourquoi pas?.. Est-ce donc, s'il vous plait,
Que, pour ne point souffrir, il suffit d'être laid?
(*A part, d'un air de pitié.*)
Mais le monde est ainsi!... Tout à soi, rien aux autres!

LA VIOLETTE.

Soleil, providence des fleurs,
Vois ce que de nous, ton ouvrage,
A fait l'impitoyable orage!
Les gouttes d'eau, comme des pleurs,
Pendent à nos feuilles flétries!
Nos tiges sont toutes meurtries!
Prends pitié de mes pauvres sœurs!

LE CHARDON.

Allons, je me trompais. J'entends, là sous la mousse,
Une voix s'élever qui me fait croire au bien.
(*A la violette.*)
Je t'aime, chère fleur, qui, généreuse et douce,
Du mal dont nous pleurons souffres plus que du tien.

LE DAHLIA, *aux autres fleurs.*

Voyez ce vieux naïf qui, du coup, s'extasie
Sur ces beaux semblants-là!

(*Au chardon, en désignant la violette.*)

C'est pure hypocrisie!
Parler n'est point agir, mon cher!... Et, dans le fond,
Elle en pense encor moins que les autres n'en font.

LA VIOLETTE, *à un insecte qui passe en se traînant près d'elle.*

Où vas-tu, gentil scarabée?
Tu rampes, tu ne marches pas.
Sous ta carapace bombée
Tu trébuches à chaque pas!

Tu cherches vainement ta route;
Les cailloux te font chanceler.
L'eau du ciel t'a touché sans doute,
Et tu ne peux plus t'envoler.

Tu vas périr, si cela dure;
Et l'horizon est noir encor!...
Viens sous mon dôme de verdure
Mettre à l'abri tes ailes d'or!

(*L'insecte se blottit sous les feuilles de la violette.*)

LA ROSE, *jetant un cri.*

Ah!

LE PAVOT, *s'éveillant en sursaut.*

Que se passe-t-il? et pourquoi ce tapage?

Vous m'avez réveillé! J'étais...

(*Il se rendort.*)

LA ROSE, *aux autres fleurs.*

Voyez... là-bas,

Presque au-dessus de nous... on dirait qu'un nuage
Va s'entr'ouvrir!

LA TULIPE.

Le ciel s'éclaircit!

LA ROSE, *avec joie.*

N'est-ce pas?

LE DAHLIA.

Il était temps!... J'ai froid! J'ai besoin de lumière.
Un rayon de soleil me remettra sur pié.

LA ROSE, *avec dédain.*

S'il daigne vous toucher!... C'est moi qui la première
Ai droit à son secours.

LE DAHLIA ET LES AUTRES FLEURS, *en riant.*

Vraiment!

LE CHARDON, *à part.*

Ça fait pitié!

LA ROSE, *fièrement.*

De vous toutes quelle est donc celle
Qui, prête à lutter contre moi,
Osera demander pourquoi
Devant Dieu je compte plus qu'elle?
Oubliez-vous que ma beauté
M'a valu le titre de reine,
Et que l'on vous regarde à peine
Quand vous êtes à mon côté?

LA TULIPE.

La couronne?... On me l'a donnée
Quand vous ne l'aviez pas, je crois!
Je n'ai rien perdu de mes droits
Pour avoir été détrônée.
Le soleil se souvient encor
Que je fus reine, et que naguère
La tulipe la plus vulgaire
Valait dix fois son pesant d'or!

LE DAHLIA.

Je vous admire!... C'est merveille
De vous entendre disputer,
Et vous débattre, et caqueter!
Vit-on jamais chose pareille?
Est-ce que je ne suis pas là?
Dites-moi donc si par la taille
Il est personne qui me vaille
(*Se redressant.*)
Et qui pose comme cela?

L'ŒILLET, *au dahlia.*

Paix! vous êtes une fleur bête,
Car vous n'avez pas de parfum;
Tandis que nous en avons un
Qui grise et qui monte à la tête!
Et nous charmons aussi les yeux!
Et, petits, nous sommes superbes
Lorsque nous brillons dans les herbes
Comme des étoiles aux cieux!

LE CHARDON.

Par mes pointes!... c'est du délire!
Tout le monde veut l'emporter!
Ne puis-je donc aussi compter
Sur le chaud rayon qui va luire?
Nous poussons au milieu de vous,
Malheureux chardons que nous sommes,
Assez dédaignés par les hommes
Pour que Dieu prenne soin de nous!

LE PAVOT.

Quant à moi, je déclare...

(Il se rendort.)

LA ROSE, *jetant un cri.*

Ah! le nuage s'ouvre!

TOUTES LES FLEURS, *avec joie.*

Le soleil! le soleil!

LA ROSE, *stupéfaite de voir le rayon de soleil passer à côté d'elle sans la toucher.*

Mais où va-t-il si loin?

LE DAHLIA, *de même.*

Qui descend-il chercher de là-haut, dans ce coin
Semé d'herbes sans nom que la mousse recouvre?

LA VIOLETTE, *illuminée tout à coup par le soleil.*

Ce pauvre insecte allait mourir
De peur et de froid sous mon ombre;
C'est lui que tu viens secourir
Jusque dans sa retraite sombre,
Doux rayon!... J'étais morte aussi
Sans ta visite étincelante.

Pour tous deux, l'insecte et la plante,
Doux rayon de soleil, merci !

LA ROSE, *furieuse.*

C'est trop fort !

LA TULIPE, *aigrement.*

Vraiment oui !

LE DAHLIA, *vexé.*

Quel étrange caprice
De la part du soleil me vaut ce procédé ?

L'ŒILLET.

Je ne m'explique pas une telle injustice.

LE CHARDON, *d'un ton bourru.*

C'est la seule de nous qui n'ait rien demandé !

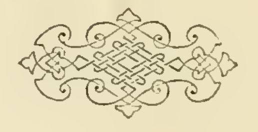


TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ

PAR A. HENNUYER

Rue d'Arcet, n° 7

PARIS.